

16°Y²

5222

(1042)

Dieux Chantage

ROMAN
sentimental

15^f

LE LIVRE FAVORI

J. FERENCZI & Fils

L’Odieux Chantage

Paul Maraudy



J. Ferenczi et fils, Paris, 1948

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

16°Y²

5922

(1072)

Dieux Chantage

ROMAN
sentimental



15f

LE LIVRE FAVORI

J. FERENCZI & Fils

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

- I. — [DANS LE BLED](#)
- II. — [LE RENDEZ-VOUS](#)
- III. — [L'ODIEUX MARCHÉ](#)
- IV. — [IL FAUT PAYER](#)
- V. — [L'ESCLAVAGE](#)
- VI. — [LA RÉBELLION](#)
- VII. — [LA POURSUITE](#)
- VIII. — [RÉVÉLATION](#)
- IX. — [L'EXÉCUTION](#)
- X. — [ACQUITTÉ !](#)
[ÉPILOGUE](#)

L'odieux chantage

Roman dramatique

par PAUL MARAUDY

I

DANS LE BLED

Le lieutenant de Marles aidait sortir de la pièce. Le colonel Donneur le rappela :

— Alors, à ce soir, de Marles ? Vous n'oubliez pas que vous êtes des nôtres ?...

— Non, certes, mon colonel, puisque vous avez eu la très grande amabilité de nous inviter, ma femme et moi.

— Bien. Mes hommages à M^{me} de Marles, en attendant que je puisse les lui présenter moi-même.

— Je vous remercie, mon colonel.

Le lieutenant salua et, ayant traversé les bâtiments gris et sales, une cour lépreuse où des Arabes flânaient au soleil, il sortit de la caserne.

Gafsa s'offrit aussitôt à lui, groupée au pied du mamelon qu'il dégringolait avec une hâte joyeuse. Elle apparaissait tout entière au milieu des palmiers, avec ses eucalyptus ondulant sous la brise du soir, ses maisons

roses et blanches que le crépuscule africain teintait déjà de mauve, accolées les unes aux autres comme les fruits d'une grappe, et un peu plus loin l'oued à peine plus large qu'un ruban sous une bordure de lauriers-roses.

À l'avant-plan, c'était la ville arabe, formée de casbahs mauresques aux toits inégaux, s'étageant contre la colline dans une pittoresque asymétrie. Ensuite venait le quartier européen, avec ses maisons plus modernes, ses villas et même quelques riches propriétés aux jardins fleuris de rutilants mimosas.

Et, plus loin, par delà les dunes tout embrasées de l'éphémère splendeur du soleil couchant, c'était le bled, le bled à perte de vue, l'uniformité grise et morne dont rien, pas la moindre touffe de verdure, ne venait rompre l'aride monotonie.

Mais l'officier était trop accoutumé à cette vision familière pour s'attarder à sa contemplation. Il était trop impatient de rentrer chez lui et de retrouver Line, sa jeune épouse, sa tendre Line qu'il souffrait de laisser si souvent seule.

Il longea des ruelles tortueuses, encore toutes baignées de l'accablante chaleur du jour. Des enfants demi-nus, de maigres fillettes aux jambes brunes, qui portaient sur la tête, en un geste déjà gracieux de petites femmes, des cruches aussi hautes qu'elles, se plaquèrent contre la muraille pour le laisser passer. Un soldat français était toujours pour cette marmaille, un objet d'admiration et de respect craintif.

De Marles atteignit la ville française et son regard s'éclaira : il venait d'entrevoir, accoudée au balcon d'une petite villa, une jolie silhouette féminine. C'était *elle*. Il hâta encore le pas et agita la main. La jeune femme répondit à son geste en lui en voyant un baiser. Puis elle quitta le balcon pour aller à sa rencontre.

Pierre de Marles traversa un minuscule jardin embaumé et grimpa deux à deux les escaliers de la maison. C'était au second étage de cette villa, en effet, que le jeune ménage avait loué un appartement meublé de trois pièces où il s'était installé huit mois plus tôt. Ce n'était qu'un début. Plus tard, on s'installerait « chez soi ».

Bientôt d'officier tint Jacqueline entre ses bras et l'embrassa avec passion.

— Line, ma Line, tu ne t'es pas trop ennuyée en mon absence ?

— Quelle prétention ! protesta gaiement la jeune femme. Tu sais bien que je ne m'ennuie jamais, Pierre, même quand tu n'es pas là !

— Méchante !

C'était vrai pourtant, Pierre de Marles regarda avec admiration la jolie créature si pleine de vie, ardente et joyeuse, qui possédait ce talent inestimable de savoir prendre la vie toujours par le bon côté, de s'adapter partout, même en cette garnison avancée du Sud, et de découvrir à toutes choses un attrait mystérieux. Il avait eu peur au début — ils n'étaient mariés que depuis huit mois ! — qu'elle ne pérît d'ennui dans cette petite ville tunisienne, elle qui arrivait de France. Mais elle trouvait toujours moyen de s'occuper. Très sportive, elle allait avec lui au Cercle des officiers pour jouer au tennis avec ces derniers et avec leurs femmes. Elle faisait aussi des promenades à cheval hors de l'oasis ; elle visitait ou recevait quelques relations — cela, c'était ce qui l'amusait le moins ! — ou bien elle errait seule, à pied, dans la ville, flânait au milieu des Arabes, et racontait à son retour à son mari ce qu'elle avait vu en termes vivants et coloré, qui témoignaient de l'étonnante richesse d'une imagination toujours en éveil.

— Sais-tu, lui disait-il, que je suis parfois jaloux de ces plaisirs mystérieux que tu prends ainsi toute seule...

— Voilà bien l'égoïsme masculin ! s'écriait la jeune femme avec une feinte indignation. Tu préférerais que je dépérissse d'ennui quand tu n'es pas là !...

— Mais non, ma chérie, et je suis heureux que Gafsa te plaise. J'avais si peur que, venant de Tours, tu ne puisses t'accoutumer au bled.

— Tours, c'est si loin, si ce n'étaient mes parents que j'ai quittés, je n'y songerais guère...

— Dis donc, questionna Pierre lorsqu'ils eurent assouvi par des baisers un peu de cette faim qu'ils avaient l'un de l'autre, tu n'as pas oublié la réception du colonel, je pense ? C'est pour ce soir, Donneur me l'a rappelé tout à l'heure...

— J'y ai pensé. Ta belle tenue est prête sur le lit, ainsi que ma robe de soirée. Crois-tu que l'on va s'amuser ?...

— Je l'espère. Il y aura Lanéry avec sa femme, le capitaine Mougin et sa maîtresse — tu ne seras pas choquée, j'imagine ? Que veux-tu, ici les femmes sont rares et si Donneur se bornait à n'inviter que les couples légitimes, l'élément féminin serait fort réduit. Andrieux, Perez, le receveur de l'Enregistrement, le médecin-capitaine Laurent, Marcy et sa femme, enfin tout le gratin de Gafsa...

— Je vais être intimidée...

— Toi ? Oh ! chérie, tu seras comme toujours la plus jolie, la plus séduisante et tous vont te faire la cour.

— Gros bêta ! Même si c'était vrai, tu sais que ce serait en pure perte : il n'y a que toi au monde.

— Ma Line !

*
**

Il était dix heures quand Pierre de Marles et sa jeune femme, s'étant fait annoncer par l'ordonnance, pénétrèrent dans le salon, brillamment éclairé, de la villa du colonel Donneur.

Ce dernier lui-même vint au-devant d'eux et inclina sa haute taille pour baiser avec une grâce de grand seigneur la main de Jacqueline.

— Je suis charmé, chère madame, c'est tout le printemps tunisien qui vient d'entrer ici...

— Vous êtes un flatteur, colonel !

Les deux officiers se serraient la main. De nombreux regards s'étaient tournés vers la nouvelle venue, pour la dévisager avec un intérêt admiratif. Elle était bien jolie, en effet, dans sa simple mais gracieuse toilette de taffetas, — du même vert que ses yeux transparents, — qui faisait valoir sa peau fraîche de blonde. C'était pourtant une toilette qui datait de huit mois déjà puisque Line l'avait ramenée de France. Mais ici la mode retardait fatalement.

Pierre serrait les mains de ses camarades, s'inclinait devant leurs femmes, légitimes ou non. Jacqueline retrouvait les visages connus des amis et des relations de son mari, car à Gafsa, dans la société européenne, tout le monde se connaissait. Elle se sentit tout de suite très à son aise.

— Nous allons danser, lui dit Donneur, nous n'aurions pu commencer sans vous, charmante madame.

Il n'y avait là, à vrai dire, qu'un phono avec des disques déjà anciens. Qu'importait ! C'était de la musique, du bruit, des airs de France et pour ces exilés comme un parfum lointain de la patrie absente.

Le colonel, galamment, s'inclina devant M^{me} de Marles :

— M'accorderez-vous ce boston ?

C'était un bel homme, malgré ses cinquante ans, que le colonel Donneur. Grand et de fière allure, à peine grisonnant, avec un regard bleu non dépourvu de charme, il avait acquis à Gafsa une réputation de coureur de femmes. Elles étaient pourtant peu nombreuses ici, mais c'était une raison pour qu'il y attachât plus de prix. Peut-être même n'était-il demeuré célibataire qu'afin de pouvoir plus librement flirter à droite ou à gauche au gré de ses désirs amoureux.

Pour l'instant, il savourait de façon non dissimulée le plaisir de tenir entre ses bras une jeune femme dont il appréciait les charmes et la beauté et qui lui apparaissait, parmi toutes celles qu'il avait connues, la plus digne de sa conquête. Sa bouche tout contre l'oreille de Line, il chuchota de sa voix de séducteur :

— Vous êtes trop jolie, petite madame. Si j'avais été votre mari, j'aurais eu peur d'amener dans ce bled une créature aussi délicieuse, aussi ravissante et fine que vous... Vous doutez-vous des ravages que votre séduction féminine, votre grâce de Parisienne — oui, je sais, vous êtes de Tours, mais vous personnifiez l'élégance parisienne — peut exercer sur les pauvres diables que nous sommes ? Ce n'est pas charitable...

Jacqueline riait, de son rire franc et clair, renversant la tête en arrière et découvrant sa jolie gorge de jeune fille sur laquelle s'attachaient les regards brillants du colonel. Un étrange et inconnu vertige s'emparait d'elle ; elle avait beaucoup dansé et beaucoup bu depuis le début de la soirée ; elle

s'était grisée à la fois d'alcool, de mouvement et de paroles, grisée de tous ces hommages masculins. Elle se sentait admirée, convoitée par ces désirs d'hommes qui, même non partagés, flattent si délicieusement la vanité féminine. Parmi tous, le colonel Donneur était le plus empressé.

Sous l'influence du champagne généreusement versé, l'animation devenait plus bruyante. Pour ces blédards devenus rudes, sevrés de distractions et de plaisirs, trop souvent condamnés à une vie désœuvrée et morne, c'était presque une évasion, un désir fiévreux de se gorger d'alcool et de volupté, dispensateurs d'oubli. Vers les deux heures du matin, la fête prit une allure d'orgie. Presque seule, Jacqueline de Marles conservait encore un peu le sentiment de la décence. Elle résistait à la volonté de Donneur, qui s'entêtait à vouloir la conduire au jardin « pour respirer ».

— Non, je préfère danser, mais allez, colonel...

— Je ne vous quitte pas.

Et il lui adressait les plus enflammées déclarations, que la jeune femme feignait de ne pas prendre au sérieux pour n'avoir point à se fâcher.

— Je vous adore, répétait-il, d'un ton ardent, je n'ai jamais vu femme aussi attirante, aussi ingénument ensorceleuse, vous me rendez fou...

— À combien de femmes, railla-t-elle, avez-vous déjà dit cela, colonel ?

— Jamais je n'ai été sincère comme ce soir... Si vous vouliez... Voyons ! Soyez gentille, venez me voir demain, en camarade... C'est entendu ?

Cette fois, Line prit un air offense :

— Pour qui me prenez-vous, colonel ? J'aime mon mari et ne veux pas me compromettre...

Donneur rit bruyamment :

— Votre mari ?... Ah ! elle est bien bonne ! Il se soucie bien de vous, votre mari ! S'est-il seulement inquiété de vous durant toute cette soirée ? Il est bien trop occupé !

Sur le cœur de Line tomba un froid glacial. Sa griserie, provoquée par le champagne et par ses succès de la soirée, tomba un peu.

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-elle.

— Venez avec moi, et vous vous rendrez compte de votre naïveté. Votre mari est comme tous les autres : il s’amuse... Vous ferez bien d’en faire autant.

Machinalement, elle suivit le colonel. Ils s’arrêtèrent au seuil d’un petit salon arabe, éclairé seulement par une lampe discrètement voilée. Cet éclairage était cependant suffisant pour permettre d’entrevoir, sur un divan, deux formes enlacées et s’embrassant à pleine bouche.

Jacqueline, glacée d’horreur, reconnut son mari avec Augusta Dump, la maîtresse de l’ingénieur Miller. Un dégoût immense la submergea, imposant silence à sa colère. Pierre, son Pierre n’était donc, comme tous les autres, qu’un être infidèle et léger, une brute soumise à ses instincts ! Après huit mois de mariage, presque sous ses yeux il ne demandait qu’à la tromper — si ce n’était fait déjà — et avec qui ? Une créature vulgaire, sans beauté et sans finesse.

Le couple était si occupé qu’il n’avait point entendu les intrus.

— Venez, chuchota le colonel, qui redouta un éclat.

Mais Jacqueline ne songeait point à susciter un scandale. Pâle, le cœur noyé de chagrin et d’amertume, elle se laissa emmener sans mot dire.

— Êtes-vous convaincue ? demanda Donneur. Maintenant, vengez-vous, faites comme lui !

Elle tressaillit. Blessée cruellement, à la fois dans sa fierté et dans son amour, elle n’avait plus l’esprit assez libre pour se rendre compte de sa propre responsabilité dans cette trahison de Pierre. Elle ne se disait point qu’elle l’avait elle-même oublié durant toute la soirée. Un désir violent de revanche la domina. Donneur avait raison. Après tout, il était un homme agréable, il la consolerait...

— Pas aujourd’hui, balbutia-t-elle, pas aujourd’hui, je suis très lasse, très malheureuse, j’ai besoin de rentrer chez moi, d’être seule.

— Quand ? demanda-t-il plein d’espoir, car il n’avait pas prévu une si prompt capitulation ; demain, de trois à six, je serai chez moi. Venez.

— Je viendrai, promit Line, qui ne se rendait plus compte de rien. À présent, je vais partir. Vous direz à mon mari que... j’avais la migraine, je suis rentrée.

— Mais je vais vous accompagner ! Je ne veux pas vous laisser aller seule !

— Si, cela n'a pas d'importance, ce n'est pas loin... Vous avez vos invités. N'insistez pas, je vous en prie. À demain.

Alors, il la laissa partir.

Elle rentra chez elle et se coucha. Elle était si lasse qu'elle s'endormit aussitôt, d'un sommeil brutal et n'entendit pas même rentrer Pierre, deux heures plus tard. Il n'avait pas osé la déranger et s'était couché dans l'alcôve de l'antichambre.

II

LE RENDEZ-VOUS

Pierre de Marles était sorti, à vingt-cinq ans, l'un des premiers de Saint-Cyr. Officier brillant et des mieux notés, il était, disait-on, appelé au plus bel avenir. Il fut d'abord affecté à Tours, en qualité de lieutenant. Mais il était ambitieux et rêvait de gloire. En France, il mènerait, dans une quelconque garnison, une existence banale et bornée. Or, il voulait avancer vite, connaître des succès grisants, des horizons nouveaux. Il sollicita d'être envoyé en Afrique.

C'est alors qu'il attendait son affectation pour le poste sollicité qu'il tomba subitement amoureux. Chez des amis communs, les de Luceuil, qui l'avaient invité en leur tennis, il fit la connaissance d'une idéale jeune fille : Jacqueline Rivérac. Elle était la fille d'un avocat de la ville et avait alors dix-neuf ans. Elle le séduisit dès le premier jour, autant par sa fraîche et saine beauté, que par l'enjouement d'un caractère très franc, par l'ingénuité de son cœur, en dépit de la liberté d'allures due à une éducation très émancipée. M. Rivérac affectait des idées larges. Lorsqu'elle bondissait sur la balle, avec la souplesse d'un corps svelte, elle personnifiait, pour lui, toutes les qualités de cette nouvelle jeunesse française, si saine, si gaie, si bien équilibrée, et chez laquelle le culte des sports et des jeux de grand air n'exclut point la culture de l'esprit.

Très épris, il voulut la rencontrer à nouveau. Il sut qu'elle fréquentait la piscine, les salles d'escrime, la campagne tourangelles, où elle faisait de longues promenades à cheval, un club de tennis de la ville. Il eut ainsi l'occasion de la revoir presque quotidiennement, et chaque jour, il

s'attachait à elle avec plus de force. Elle savait être aussi si délicieusement féminine, si pleine de charme et de tendresse...

Jacqueline, dont le cœur n'avait point encore battu, sentait un émoi nouveau se glisser en elle, lorsque approchait le jeune officier. Ce n'était plus seulement l'habituelle camaraderie qui réglait ses rapports avec les autres jeunes gens. Quand Pierre de Marles était près d'elle, quand il lui parlait de sa belle voix chaude, quand elle sentait se poser sur elle le regard viril et tendre, un trouble délicieux s'emparait d'elle. Elle devint rêveuse, plus mélancolique.

L'officier avait presque oublié sa demande d'affectation en Afrique — il souhaitait si peu, à présent, son départ — quand, brutalement, la réponse lui parvint un matin : on faisait droit à son désir ; il était affecté à un régiment de spahis, à Gafsa, et devrait le rejoindre dans le délai de deux mois.

Pierre fut atterré. Une présence très chère le retenait ici. Et, pourtant, il lui en coûtait de refuser maintenant, de repousser cette chance peut-être unique. Mais pouvait-il transplanter brutalement, presque en plein désert, une jeune fille accoutumée à une vie si différente ?

Jacqueline, dès qu'ils se retrouvèrent, devina son souci :

— Qu'y a-t-il, Pierre ? Je vous vois tourmenté.

— C'est exact, Jacqueline, et puisque vous voulez bien être mon amie, je vais vous en confier la raison : je viens de recevoir l'ordre de mon envoi immédiat en Tunisie, à Gafsa.

Il la vit pâlir et en éprouva une joie profonde. Jamais encore ils ne s'étaient dit qu'ils s'aimaient, jamais leurs rapports n'étaient sortis du domaine de la stricte camaraderie, mais si Pierre avait deviné que Line partageait ses sentiments, il venait d'en recevoir la douce confirmation.

— Eh bien ! dit-elle en s'efforçant de sourire pour cacher son trouble, n'est-ce pas là ce que vous désiriez ?

— Peut-être, mais... avant de vous connaître, Line.

Il laissa enfin déborder son cœur :

— Je vous aime, Jacqueline. Vous représentez pour moi l'idéal le plus beau, le seul bonheur en viable. Je rêve à vous constamment depuis que je vous connais. Je vous apprécie et vous admire chaque jour davantage... Si

vous consentiez à devenir ma femme, je renoncerais avec joie à ce poste que j'avais sollicité, j'obtiendrais de rester le plus long temps possible à Tours et, en tout cas, nous ne quitterions pas la France...

Mais Line, qui avait d'abord frémi de joie et de fierté, s'était récriée à ces derniers mots :

— Pourquoi, Pierre ? Jamais je ne consentirai à ce sacrifice ! dont je ne vois pas, d'ailleurs, l'utilité. Pourquoi croyez-vous qu'il me déplaît d'aller avec vous à Gafsa ? Je serais enchantée, au contraire, de connaître ce pays qui vous attire.

— Mais, Jacqueline, songez-y, c'est pour vous un changement total d'existence, ici si active, si pleine d'intérêt. Vous subirez peut-être le désenchantement, l'ennui, le cafard...

— Je serai avec vous, Pierre ; ce serait, s'il en était besoin, la plus douce des compensations. Mais je suis bien certaine de me plaire là-bas. Gafsa n'est tout de même pas le Sahara ! Il y a des officiers. quelques-uns même mariés, sans doute. Vous verrez, nous serons très heureux.

Elle n'avait pas eu de peine à le convaincre. Un mois plus tard, ils étaient unis, et après le classique voyage de noces sur les lacs italiens, durant lequel ils s'étaient grisés de souvenirs et d'amour, ils s'étaient embarqués pour Tunis, gagnés l'un et l'autre par la même soif d'aventure...

**

Jacqueline s'éveilla vers midi. Elle éprouvait une violente migraine et un écœurement qui allait jusqu'à la nausée.

Malgré elle, les images de la nuit se levèrent en sa mémoire. Alors, elle revit Pierre embrassant Augusta Dump, et une souffrance aiguë poignait son cœur.

— Pierre ? appela-t-elle.

N'était-il pas rentré ? Elle se sentit seule, abandonnée, et le souvenir de sa propre conduite l'emplit de honte et de regret. Quelle promesse

imprudente n'avait-elle pas faite à ce débauché de Donneur ? Dans quelques heures, il allait attendre...

Elle appela à nouveau :

— Pierre !

Un bruit se produisit, et bientôt la porte s'ouvrit. Line regarda Pierre avec un air de reproche. Il semblait assez mal en point, lui aussi, les traits tirés, les yeux cernés.

— Tu n'as donc pas couché là, Pierre ?

— Si, ma chérie, mais je ne voulais pas te réveiller, j'ai dormi dans l'alcôve... Et cette migraine ? J'ai été désolé, quand le colonel m'a dit que tu étais partie. Pourquoi n'es-tu pas venue me chercher pour te reconduire ?

— Tu étais si occupé !

Il la regarda fixement, avec inquiétude. Que savait-elle ? il eut un mouvement de contrition :

— Écoute, Jacqueline, dit-il en s'asseyant sur le lit, je sens que tu m'en veux. J'ai peut-être eu des torts envers toi, hier soir — rien de grave, sois-en persuadée, pas moyen de se débarrasser de cette glu d'Augusta Dump ! Que veux-tu, je suis un homme et toi tu m'avais fait tant de peine. Je ne t'avais jamais vue ainsi : coquette, les yeux brillants, pleins d'une flamme perverse et toute occupée à flirter avec le colonel. J'ai senti que je ne comptais plus, et cela m'a fait mal, oh ! mal...

Line baissa le front. Pierre avait raison. Elle seule était coupable. C'était elle qui l'avait poussé à ce geste où son cœur, elle en était bien sûre, n'avait pas de part. Mais elle, elle n'avait aucune excuse, elle s'était conduite comme une courtisane.

— Pardonne-moi, je ne sais ce qui m'a pris : le champagne, ces hommages qui me tourmentaient la tête... Mais de tous ces hommes, et de Donneur en particulier, si tu savais comme je m'en soucie peu ! Pourquoi n'es-tu pas venu m'enlever à eux, Pierre ? Je n'aime que toi, je voudrais que tu me protèges, que tu me gardes, que tu m'aimes encore...

Très ému, il la prit dans ses bras :

— Ma petite chérie, mais naturellement, je t'aime encore, je n'aime que toi, je n'ai jamais douté de toi. Tu as été un peu folle, c'est excusable, tu es

jeune, mais je sais à quel point tu es honnête et loyale, et je ne puis t'en vouloir si d'autres que moi te trouvent jolie... C'est à moi de les empêcher d'approcher trop près.

— Mon Pierre... Mon Pierre...

Elle eut envie de tout lui révéler, de lui confier l'imprudente promesse que, par dépit, elle avait faite au colonel. Elle ne sut quelle crainte, quelle pudeur l'en empêcha et elle garda le silence.

Ils déjeunèrent en tête à tête, comme de coutume. Mais Line n'avait pas faim, et malgré les efforts de Pierre pour la dissiper, une contrainte régna pour la première fois entre eux. Jacqueline ne cessait de songer au moyen de se tirer d'affaire sans blesser le colonel, ce qui eût pu nuire à l'avenir de Pierre.

— J'irai le trouver, et je lui ferai comprendre qu'il s'est trompé, que je suis une honnête femme et, qu'hier au soir, je ne savais plus ce que je faisais... Cela vaudra mieux. Il n'est pas une brute, nous resterons amis.

Pierre partit aussitôt après le déjeuner. Jacqueline, alors, se prépara. Jamais elle ne se souvenait avoir accompli aussi difficile corvée, mais elle était énergique et ne voulait songer qu'à réparer son imprudence.

Comme une ombre, elle se glissa le long des murs, dans les rues embrasées de soleil, où les Arabes flegmatiques étiraient leurs jambes maigres et où des gamins en chéchia conduisaient de petits bourricots porteurs de palmes traînantes, disparaissant sous cette verdure.

À cette heure, les Européens faisaient la sieste dans les maisons bien closes. Pourtant, pour ne point être reconnue, Line avait recouvert sa tête d'un voile blanc, à la manière des mouquères. Elle arriva à la villa du colonel, poussa la porte entre-ouverte, se fit annoncer à l'entrée.

Le colonel vint aussitôt l'accueillir. Il était en tenue d'intérieur, veston de toile blanche. Il s'était soigneusement rasé et parfumé. Il semblait rajeuni, parfaitement remis des fatigues de la veille.

— Chère madame, je vous attendais. Asseyez-vous, je vous prie, dit-il, en lui avançant un siège.

Malgré les protestations de Line, il fit apporter des rafraîchissements et se montra d'une galanterie parfaite.

— Je vous en prie, colonel, dit la jeune femme, ne sachant comment dissiper le malentendu, ne vous dérangez pas pour moi, je suis venue simplement...

— Mais je ne me dérange pas du tout, ma petite amie ! Je suis tellement heureux de vous avoir ici, seule à seul, et non plus comme une étrangère ! J'ai beaucoup de sympathie pour vous, petite madame, beaucoup...

— Moi aussi, colonel, mais... Je suis venue pour vous dire... J'ai peur que vous ne vous soyez mépris...

Il s'approcha d'elle, lui saisit les mains :

— Oui, je sais, vous vous débattiez contre de ridicules préjugés, parce que vous êtes une honnête petite femme, et vous vous croyez obligée de demeurer fidèle à l'homme que vous avez épousé et qui n'a pas, lui, les mêmes scrupules... Voyez-vous, une seule chose compte dans la vie : faire ce qui vous plaît, prendre les joies qui s'offrent.

— Des joies ?

— Diable ! Vous n'êtes pourtant pas, j'imagine, une petite bourgeoise à l'esprit étriqué ! Je devine que vous êtes ardente, délicieusement excitante...

Brutalement, il se pencha sur elle, chercha ses lèvres. Line, épouvantée, se débattit de toutes ses forces :

— Colonel, laissez-moi ! Je ne veux pas ! Je ne suis venue que pour vous expliquer...

Il crut qu'elle ne se défendait que pour la forme et insista en la brusquant. Line alors se révolta :

— Vous êtes un lâche ! Un officier, un colonel, abuser ainsi d'une femme sans défense... Laissez-moi ou j'appelle, je fais un scandale !

Il la repoussa et, d'une voix furieuse :

— Abuser ! Faire l'innocente et la victime, cela vous sied bien !... Pourquoi êtes-vous venue ? Pour quoi m'avez-vous promis hier soir, vous êtes-vous amusée à m'ensorceler ? Je vais vous le dire, moi : vous n'êtes qu'une allumeuse, une de ces femmes qui se plaisent à exciter les désirs des hommes et se dérobent ensuite. Eh bien ! ma petite, tant pis pour vous, vous me le paierez !

— Colonel, écoutez-moi, je vous en conjure ! Vous m’avez mal jugée hier, je ne savais pas ce que je faisais, j’avais trop bu de champagne... Je suis très flattée de votre recherche, mais je ne puis... Je suis honnête.

— Vous êtes la pire espèce des femmes ! Allez-vous-en, tenez, allez-vous-en, sinon je ne sais ce dont je serais capable !... Partez, vous dis-je ! Mais soyez tranquille, j’aurai ma revanche !

Line s’enfuit, le cœur en tumulte. Elle n’avait qu’un désir, pour l’instant : échapper à cet homme. Comme elle avait eu peur ! Quelle candeur aussi d’avoir cru... Il n’était qu’un débauché, pouvait-il comprendre ?

À mesure que se calmait sa fièvre, une nouvelle crainte l’envahissait : le colonel avait menacé. Il n’était pas homme à oublier un pareil affront. Quelles représailles n’allait-il pas exercer ?

— Je dirai tout à Pierre, se promit-elle, je ne puis plus garder cela pour moi. Ce mensonge m’étouffe ! Oui, j’aurai ce courage, il le faut, sinon notre bonheur, je le sens, s’écroulera...

Elle se croyait bien résolue, et pourtant, quand Pierre revint, elle sentit toute sa volonté l’abandonner et elle fut lâche. La croirait-il seulement ? Que n’imaginerait-il pas s’il savait qu’elle était allée là-bas ? Lui qui avait eu tant de confiance en elle, quelle atroce désillusion n’éprouverait-il pas ?

III

L'ODIEUX MARCHÉ

Depuis quelques semaines, à Gafsa, une certaine inquiétude régnait sur le camp. Les tribus du Sud-Africain, soumises seulement en apparence, se révoltaient fréquemment. Plusieurs rezzous, dans le désert, se trouvaient en pleine activité et il fallait constamment envoyer des détachements d'hommes pour les soumettre. Au cours de ces combats isolés, dans un pays difficile, les Français subissaient des pertes dont on essayait de taire l'importance à Gafsa. Cependant, un officier, commandant un détachement, le lieutenant Meysson fut tué au cours d'une razzia, près de Sakka-el-Mich, au sud de Faloum-Ouhine en même temps qu'une grande partie de ses hommes. La nouvelle parvint rapidement à Gafsa. Le colonel Donneur dut se résoudre à envoyer un nouveau détachement d'hommes avec un officier à leur tête pour renforcer la colonne décimée, et dompter définitivement les rebelles.

Il hésita sur le choix qu'il allait faire. Mais soudain il eut un singulier sourire.

— Tiens ! Tiens ! voilà une occasion de prendre ma revanche.

Il venait de songer à Jacqueline de Marles. Il éprouvait toujours, cuisant, le souvenir de l'affront subi et de sa déception. Il s'était juré d'avoir le dernier mot. Le moyen lui en était offert plus tôt qu'il n'avait espéré.

Il se renseigna et sut que le lieutenant de Marles se trouvait ce jour-là hors de la ville, avec un détachement d'hommes en manœuvre d'entraînement et qu'il ne rentrerait pas avant six heures.

Il savait où se trouvait le domicile des de Marles. Mais rencontrerait-il Jacqueline chez elle ?

Il eut cette chance, elle n'était point sortie. Elle fut violemment bouleversée quand la bonne — une petite mouquère peu dégourdie — vint l'avertir qu'un « moussu officier était là ».

— C'est moi qu'il demande, ou Monsieur ?

— C'est toi, Madamma.

— Lui as-tu demandé son nom, Zaouïa ? L'as-tu déjà vu ici ?

— Non, Madamma, lui pas dire... Toi Madamma va voir...

Jacqueline haussa les épaules :

— Bien sûr, il faut que j'y aille ! Je t'ai pourtant répété mille fois qu'il fallait demander leur carte aux visiteurs et me l'apporter. Mais pour faire entrer quelque chose dans ta cervelle !...

Pour se rassurer, elle voulut penser que c'était un des camarades de Pierre qui venait lui faire une commission de sa part, mais elle éprouvait une vague inquiétude.

Ses craintes n'étaient que trop justifiées. Au salon, elle se trouva en présence de Donneur :

— Vous, colonel ! s'écria-t-elle en pâlisant.

— Moi, chère madame. Cela n'a pas l'air de vous faire un grand plaisir.

— Je suis surprise. Vous déranger ainsi... Est-ce que mon mari ?

— C'est justement de lui dont je veux vous parler.

— Qu'y a-t-il ? Ah ! j'ai peur...

— Mais non, charmante Jacqueline, il n'y a pas de quoi vous effrayer... Je voulais seulement vous prévenir de ceci : un officier, le lieutenant Meysson, a été tué l'avant-dernière nuit au cours d'un combat près de Sakka-el-Mich. Il faut le remplacer. Le lieutenant de Marles est le plus jeune de nos officiers, le mieux désigné pour le faire. Nous sommes obligés de l'envoyer là-bas...

Jacqueline poussa un cri déchirant :

Vous n'allez pas faire cela, colonel ! Lui, mon Pierre, l'envoyer vers le danger, vers la mort peut-être...

— Croyez, madame, que j'en suis désolé. Mais vous vous exagérez le danger...

— Non ! Non ! vous ne ferez pas cela ! Je vous en supplie, colonel, soyez pitoyable.

— Le devoir, madame...

— Pourquoi Pierre ? Il est le plus jeune, dites-vous ? Raison de plus pour envoyer un officier plus ancien, plus expérimenté. Et pourquoi êtes-vous venu m'informer de cette affreuse nouvelle, si ce n'était pour jouir de mon déchirement ! Vous vous vengez, avouez-le, de la façon la plus lâche...

— Prenez garde à vos paroles, madame, dit le colonel en blêmissant, vous pourriez les regretter. Si je suis venu vous trouver, c'est parce qu'il y a un moyen, peut-être, d'éviter la chose... Si vous consentiez enfin à vous montrer gentille avec moi, je tâcherais de garder votre mari ici...

— Vous le voyez bien, s'écria Line avec dégoût, vous êtes venu me proposer un odieux marché, je le sais bien, vous êtes un lâche !

Il lui saisit la main et la broyant :

— Je vous l'avais dit, j'aurai ma revanche : allons, choisissez : vous serez à moi, ou sinon...

— Ah ! vous me torturez ! Colonel, vous ne pouvez être si cruel, n'exigez pas de moi une pareille chose. Il y a d'autres femmes qui vous procureront avec joie un plaisir qu'il ne m'est pas permis de vous donner.

— Trêve de discours ! Il faut décider : vous consentez à ce que je désire, ou vous acceptez de voir partir votre mari ?

Line se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil. Rien, elle le comprenait, ne fléchirait cet homme impitoyable. Il la tenait, il exécuterait sa menace. Elle eut une crise d'affreux désespoir, des sanglots déchirèrent sa gorge, mais ce spectacle n'attendrit pas Donneur. Impassible, il attendait :

— La réponse, madame ? demanda-t-il au bout d'un instant.

Line découvrit son visage trempé de larmes. Elle avait une expression désespérée et farouche :

— Soit, j'accepte votre marché infâme, puisque vous m'y forcez, mais je vous préviens, vous n'étreindrez qu'une créature sans âme, une pauvre loque, et mon cœur vous maudira car vous commettez là une action vile, indigne d'un officier français.

Il ne répondit pas et tendit les mains pour la saisir et profiter de sa victoire. Line eut un recul horrifié :

— Non ! Non, pas ici, chez moi, pas maintenant. Mon mari peut revenir. Plus tard, de grâce !

— Madame, laissa tomber le colonel d'une voix glaciale, vous vous êtes suffisamment jouée de moi comme ceci. Je tiens à vous en prévenir : si vous n'êtes pas venue chez moi d'ici demain soir, le lieutenant de Marles partira pour Sakka-el-Mich...

Et il sortit en refermant brutalement la porte.

Line demeura prostrée sur son fauteuil, les tempes battantes, la tête douloureuse :

— Le misérable ! Il me tient ! Il profite honteusement de mon impuissance. Mon pauvre Pierre, vais-je le laisser partir, l'envoyer moi-même à la mort ? Non, tout plutôt que cela, oui tout, même cette ignoble chose...

Les heures passèrent sans qu'elle en eût conscience et elle remuait toujours dans son esprit torturé le même douloureux problème. Pierre rentra alors que le crépuscule commençait à teinter la pièce d'une lueur violette. Line n'avait pas bougé.

— Tu es donc là, ma chérie ? s'écria l'officier étonné. Que fais-tu ainsi dans cette demi-obscurité ?

— Je rêvais...

Il s'approcha d'elle et remarqua aussitôt l'étrange bouleversement de son visage :

— Qu'as-tu ? On dirait que tu as pleuré ?

— Mais non, protesta Line en s'efforçant de prendre d'un ton naturel, pleurer, moi ! Avoue que ce serait étonnant !

— C'est vrai, mais je te trouve toute changée depuis quelque temps. Je ne te reconnais plus, ma petite Line.

Dans un élan de tendresse, et peut-être aussi un besoin instinctif, de protection, la jeune femme se suspendit à son cou :

— Elle est bien toujours à toi, ta petite Line... Il ne faudra jamais douter d'elle, jamais, Pierre, quoi qu'il arrive...

— Quoi qu'il arrive ?... Pourquoi dis-tu cela ? Que veux-tu qu'il arrive ?

— Je ne sais pas, mais il y a tant d'imprévu, dans la vie, tant de circonstances funestes... Peut-être un jour serais-tu amené à croire... Allons ! je dis des sottises. Tiens ! viens sur la terrasse, nous allons contempler ce beau ciel d'Orient.

Avec une gaîté trop brusque, et qui sonnait faux, elle entraîna son mari étonné et inquiet, et ils s'accoudèrent ensemble à la balustrade de pierres blanches garnie de longues tiges de pandanus.

De ce lieu élevé (la maison était en effet l'une des plus haut situées de la ville), ils distinguaient tout Gafsa. Au loin l'on apercevait l'oued et ses rives argileuses, bordées de palmiers et de dattiers d'où revenaient, balançant harmonieusement leurs hanches, des femmes qui portaient sur la tête, à l'antique, le linge qu'elles venaient de laver en le pétrissant sous la danse rythmique de leurs pieds nus.

— Vois-tu, de tels spectacles, murmura Line, je ne m'en rassasierai jamais...

— C'est bien vrai ? Tu te plais ici ? Alors, pourquoi es-tu si bizarre depuis quelques jours ?

— Bizarre ? Quelle idée ! Mais non, mon Pierre, seulement tu comprends, j'ai bien le droit d'être un peu inquiète, en ce moment, après les nouvelles alarmantes qui nous parviennent, et la perspective de te voir peut-être un jour partir, là-bas, vers le danger...

Le regard du jeune officier brilla :

— Partir me battre, me couvrir enfin de gloire... mais je le souhaite ardemment, ma chérie. N'est-ce point pour cela que j'ai demandé de venir ici ? Si l'on appelait un volontaire...

— Oh ! Pierre, tais-toi, tu me tortures... Comment peux-tu parler ainsi, ne songes-tu pas à moi ? Accepterais-tu de m'abandonner ?

Il la serra contre lui, baisant les beaux yeux pleins de reproche.

— Si, je souffrirais de te quitter, ma chérie, mais je sais que tu es une vaillante, ma Line, tu seras fière de me voir accomplir mon devoir, fière des succès que je remporterai...

— Non, je ne veux pas... J'ai peur... Tu ne partiras pas, Pierre, je m'y opposerai...

— Toi, comment ferais-tu, ma pauvre chérie ?... Allons, sois raisonnable. Et, d'ailleurs, je ne suis pas encore parti. Tu n'es pas sortie aujourd'hui, veux-tu que nous allions faire un tour à cheval jusqu'à l'heure du dîner ?

Line accepta. Elle avait besoin de retrouver son équilibre. Le silence, le calme sahariens auraient sur ses nerfs, espérait-elle, une action bienfaisante. Peut-être ensuite verrait-elle plus clair.

Ils partirent côte à côte, Jacqueline chevauchait Mirza, une jolie jument arabe achetée à Gafsa. Ils longèrent d'abord des murs hauts, bordant des jardins d'où s'échappaient les plus grisantes senteurs et au-dessus desquels les palmiers agitaient mollement leur tête altière dans le ciel nuancé des teintes les plus délicates du bleu pâle au rose pâle.

Ils gagnèrent la piste qui longe l'oued, entre une bordure de lauriers-roses ; bientôt ils entrèrent dans le vrai désert, l'étendue nue et fauve, uniformément plate, encadrée seulement par les molles ondulations des dunes.

— Rentrons, dit soudain Line, car pour la première fois elle venait de se sentir empoignée par la pesante tristesse de ce décor.

Elle fit tourner Mirza. Pierre, inquiet, la suivit.

Il ne l'interrogea pas, une fois rentrés, et ils dînèrent presque en silence. Mais quand ils se trouvèrent l'un contre l'autre, dans leur grand lit, Pierre prit sa femme dans ses bras et la berça doucement. Ce geste tendre bouleversa Line. Elle eut un élan vers son mari. Ah ! se délivrer de ce mensonge, de cette torture...

— Pierre, je voudrais te dire...

— Parle, ma petite chérie, je suis là pour te consoler de tes peines, si tu en as...

Mais la peur, à nouveau, paralysa Jacqueline. Quel chagrin pour Pierre s'il apprenait qu'elle avait failli le trahir ? Surtout, saurait-il retenir sa légitime fureur à l'égard de Donneur ? Le colonel, pour se venger, mettrait sa menace à exécution. Cela, non, Jacqueline ne l'accepterait à aucun prix :

— Ne te l'ai-je pas déjà dit, tout à l'heure ? Je crains qu'on ne t'arrache à moi.

Et subitement elle se mit à fondre en larmes. Pierre, bouleversé, la serra contre lui avec plus de force :

— Voyons, qu'as-tu ? Je ne t'ai Jamais vue ainsi nerveuse. Es-tu malade ? Tu devrais retourner en France, pendant quelques mois...

— Oh ! Pierre, tu veux te séparer de moi ?

— Mais non, ma chérie, c'est pour toi, seulement, ce climat est néfaste et commence d'agir sur tes nerfs. Un séjour en France te retremperait.

— Non, ne me demande pas de te quitter. Je t'assure que je me sens très bien.

Pierre soupira. Pourquoi ne pouvait-il plus lire dans l'âme si limpide autrefois de sa femme ? Jacqueline, il le sentait, lui cachait « quelque chose ». Et, bien qu'il fût loin de se douter de la nature de ce danger, il se sentit envahi lui-même par une inquiétude sourde et une vague tristesse.

IV

IL FAUT PAYER

Un détachement assez important du régiment fut envoyé au sud de Fata-Ouhine pour renforcer les nôtres trop peu nombreux à présent pour résister aux attaques des rebelles, chaque jour plus groupés, plus audacieux. Plusieurs officiers dont le lieutenant de Marles furent désignés pour le commander. Pierre, qui en éprouva une joie profonde, fut assez embarrassé pour annoncer la nouvelle à Jacqueline, le lendemain même du jour où elle lui avait paru si étrange.

— Ma petite Line, le régiment va partir pour quelques jours en manœuvre. J'espère que tu m'attendras patiemment, en brave petite femme courageuse.

Jacqueline devint blanche comme une morte :

— Comment, tu pars ? On t'envoie, malgré...

— Malgré quoi ? Mais, ma chérie, c'est tout naturel. Le métier d'un officier, ici tout au moins, ne se borne pas à un rôle de pure forme dans une caserne. Mais rassure-toi, je ne risque rien, absolument rien. Une expédition guerrière, simplement... Nous n'aurons point de peine à soumettre les rebelles et nous serons rapidement de retour.

— Pourtant, il y en a qui ne reviennent pas...

— Dans les colonnes isolées, oui, il n'y a plus de danger. Encore le chiffre des victimes est-il relativement peu élevé. Mais quand il s'agit d'une troupe bien disciplinée et puissante, les rebelles ne s'y frottent pas. Ils ne s'attaquent à nous que sournoisement, quand ils se sentent les plus forts. Tu verras, je serai bientôt là et tu pourras être fière.

Il ne parvint que difficilement à rassurer Jacqueline. La jeune femme en voulut mortellement à Donneur qui n'avait même pas attendu le délai fixé par lui pour réaliser sa menace. Elle courut chez lui, décidée à tout, prête à accepter toutes ses conditions, pour le conjurer de retenir Pierre en envoyant à sa place un autre officier. Mais elle apprit qu'il n'était pas chez lui et n'osa se risquer jusqu'au camp pour le voir. Et bientôt elle connut une nouvelle stupéfiante : le colonel lui-même partait pour Sakka-el-Mich à la tête d'un escadron.

Alors, la confiance de Pierre peu à peu passa dans son cœur. Son enthousiasme patriotique la gagna ; elle sut jusqu'à la dernière minute dissimuler ses larmes.

— Mon Pierrot, murmura-t-elle tandis qu'il la pressait une dernière fois dans ses bras, comme je vais penser à toi ! Promets-moi de ne pas t'exposer inutilement !

— Sois tranquille ! Pour te retrouver bientôt, je ferai des prouesses, songe à la joie du retour. C'est pour toi que je veux me couvrir de palmes.

Line assista, ainsi que toute la ville, au départ du bataillon. Ils avaient fière allure, ces beaux cavaliers en burnous que l'on devinait emplis de l'impatience de se battre. Pierre de Marles était le plus brillant d'entre eux et Jacqueline ne pouvait détacher ses yeux de lui. Elle feignit de ne pas voir le colonel Donneur qui, de loin, s'inclina pour la saluer.

Au son de la musique et des tambours, le détachement s'ébranla.

Jacqueline rentra chez elle et se laissa tomber à genoux pour une prière ardente :

— Mon Dieu, supplia-t-elle, ramenez-le-moi indemne et vainqueur. Épargnez-lui tout danger. Et soyez béni pour m'avoir sauvée d'une irréparable folie...



Hommes et bêtes commençaient à être exténués. Un jour et demi de marche presque sans arrêt, sous un sirocco brûlant qui vous dessèche la

gorge, brille les yeux, siffle aux oreilles, tandis que se déroulent les implacables étendues roussies, striées seulement, de-ci, de-là, par quelques palmiers rabougris ou par la ligue onduleuse et fauve d'une caravane en marche.

Vers le soir, heureusement, on atteignit un puits maigre qu'entourait une pauvre touffe de palmiers. Le colonel ordonna la halte. Les hommes purent enfin rafraîchir leur gosier desséché, donner à boire à leurs montures, et goûter enfin, l'illusion d'un peu de fraîcheur. Les tentes furent dressées pour la nuit. Harassés, tous les hommes ne tardèrent pas à s'étendre et à s'endormir.

Au matin, la fatigue était oubliée. Le terrible vent s'était calmé. La chaleur n'était pas encore apparue. L'escadron se remit en marche avec courage. Les pas des chevaux foulèrent à nouveau, durant des kilomètres, le sable épais et inégal.

Vers midi, on fut à Fata-Ouhine. C'était une ville sauvage, sans un arbre, sans une fleur pour en égayer la rudesse, avec des maisons sans ouverture, aveuglées de soleil, des ruelles étroites, pareilles à des couloirs d'hypogées. Toute la population d'indigènes au premier rang de laquelle une marmaille noire et sale, à demi vêtue, s'était massée à l'entrée de la ville et sur l'unique place pour voir défiler l'armée française, colonel en tête. Une délégation des militaires occupant la ville vint au-devant de celle-ci.

Donneur décida de séjourner à Fata-Ouhine, mais d'envoyer des colonnes en reconnaissance. Les ennemis n'étaient pas très loin de la ville ; depuis la prise de Sakka-el-Mich, ils se croyaient invincibles et continuaient à attaquer et rançonner les caravanes égarées et à faire une lutte de guérillas contre les colonnes isolées, gagnant ainsi insensiblement du lorrain.

— Nous allons voir, dit le colonel. Il faudra bien à présent qu'ils acceptent une lutte franche. Je saurai les y contraindre.

Mais chaque jour des malheureux envoyés en reconnaissance étaient attaqués par surprise par des adversaires qui surgissaient presque miraculeusement et disparaissaient de même.

Pour mettre fin à cette lutte sournoise, qui décimait ses hommes, le colonel Donneur ordonna un départ en bloc d'un important détachement

com mandé par le lieutenant de Marles. Il fit venir celui-ci en particulier pour lui donner ses instructions, face à la carte :

— Voilà, lieutenant, la position présumée de nos ennemis ou tout au moins de leurs principaux chefs. Il faut leur tomber dessus très rapidement et les forcer au combat. Veillez surtout à ne point vous égarer et à ne point laisser se dissocier l'escadron. Il faut coûte que coûte en finir et nous ne le ferons que par une bataille franche.

— Nous reviendrons victorieux, mon colonel, affirma le jeune lieutenant.

Il partit plein de confiance et d'enthousiasme et sut bientôt où situer les rebelles.

Il fallait agir avec rapidité. Le départ fut immédiatement ordonné. Les cavaliers filèrent à toute allure, soulevant derrière eux un nuage de sable qui les dissimulait.

Ils eurent la chance de s'abattre soudainement sur une tribu de ces farouches guerriers moabites. Sur pris, les ennemis ne purent s'enfuir ni refuser le combat et celui-ci s'engagea aussitôt, non plus traîtreusement, mais de façon ouverte et franche. Les Arabes se défendirent de leur mieux, mais ils ne pouvaient résister longtemps à une troupe bien armée et expérimentée. Beaucoup furent tués. Quelques-uns réussirent à s'enfuir. L'on s'empara des autres.

Triomphant, n'ayant subi que peu de pertes, le régiment revint à Fata-Ouhine. Il reçut les félicitations du colonel. Quelques autres combats moins importants eurent lieu les jours suivants. Ils se terminèrent encore par le succès des nôtres. Les rezzous étaient détruits. Des tribus vinrent apporter leur soumission aux Français.

Donneur décida de rentrer à Gafsa. Le retour parut moins pénible que l'aller et dans les yeux de tous brillait la joie de la victoire. Le régiment fit une entrée triomphale à Gafsa sous les acclamations de la population. Les regards du colonel Donneur et du lieutenant de Marles se dirigèrent en même temps vers une claire silhouette féminine qui se trouvait au premier rang de la foule. Mais Line, bouleversée de joie et de fierté, ne vit que son beau guerrier qui revenait, comme il l'avait annoncé, couvert de gloire. Quelques instants plus tard, elle défaillit de bonheur entre ses bras :

— Ah ! mon Pierre, mon bien-aimé, comme je t'admire, comme je suis fière de toi !

Elle crut que les mauvais jours étaient à jamais finis.

**

Cependant le colonel Donneur avait tenu à offrir une nouvelle fête pour célébrer le triomphe de son régiment. Le principal vainqueur, le lieutenant de Marles, était naturellement invité comme le héros du jour, avec sa femme.

Aux premiers mots qu'il en dit à Line, celle-ci s'écria :

— Vas-y seul, Pierre, je préfère ne pas t'accompagner.

— Mais pourquoi, Line ? C'est presque une obligation. D'ailleurs, je ne comprends pas...

— Tu m'excuseras, tu diras que je suis fatiguée, J'ai horreur de ces réunions.

Pierre insista, voulant au moins connaître les raisons de l'abstention de sa femme. De peur d'éveiller ses soupçons, Line finit par consentir à se rendre avec lui chez le colonel. Elle se promit du moins de se surveiller et de tenir à l'écart le trop galant officier. Elle ne put cependant lui refuser une danse lorsqu'il vint l'inviter au cours du bal. Tandis qu'il l'entraînait :

— Eh bien ! charmante madame, ne se souvient-on plus de ses dettes ?

Line fut suffoquée de tant d'audace.

— Que voulez-vous dire ?

— Oubliez-vous la promesse que vous m'avez faite lorsque je vins vous voir chez vous ?

— Cette promesse, je ne l'ai faite que sous l'empire de l'affolement, parce que vous me mettiez le couteau sous la gorge... Et puis, je m'en considère comme déliée, puisque vous n'avez pas tenu la vôtre.

— Je l'ai tenue et vous devez payer. M. de Marles est parti comme tout le monde, comme moi-même, mais je lui ai évité toute mission périlleuse ; je

l'ai fait revenir avec nous, alors que j'aurais pu l'affecter à l'un de ces postes avancés et dangereux... ce qui ne serait pas trop tard d'ailleurs, si vous m'y obliez...

Jacqueline pâlit. Ainsi, elle n'était pas quitte ? Cet homme cruel la tenait toujours.

— Venez demain, lui glissa-t-il à l'oreille, vers quatre heures de l'après-midi, nous nous entretiendrons des moyens de préserver votre mari.

Effondrée sous ce nouveau coup, la jeune femme ne répondit pas. Elle prétextait une migraine violente et se fit ramener de bonne heure chez elle. Jusqu'au lendemain, elle se refusa de penser à cette atroce chose qu'on exigeait d'elle, mais quand elle se réveilla elle retrouva ses hésitations, ses doutes, sa torture, elle comprit qu'elle ne pouvait plus échapper à son destin...

Pierre annonça qu'il partait avec la garnison pour une manœuvre d'entraînement hors de la ville. Rassurée de ce côté, Jacqueline, comme une bête qui va au sacrifice, se dirigea vers la villa du colonel.

— Ah ! comme c'est gentil, ma charmante amie, lui dit celui-ci, d'avoir accédé à mon vœu. Mais pourquoi avez-vous cet air si triste, ce visage d'enterrement ? Je ne vous veux pas de mal, au contraire... Je suis votre ami, votre grand ami.

— Si vous êtes mon ami, supplia Line, ayez pitié de moi. Si vous saviez quelle torture j'endure depuis des semaines à cause de vous ! Vous êtes un homme d'honneur, un officier. De grâce, ne me demandez pas ce que je ne puis vous accorder...

Le colonel redevint glacial :

— Vous êtes libre, chère madame, comme je le suis moi-même de faire les désignations qu'il me plaira...

— Ah ! Vous le voyez bien ! Vous êtes lâche et cruel, vous abusez de votre pouvoir !

Il vint tout près d'elle.

— Et vous, vous doutez-vous seulement de ce que vous me faites souffrir ? Je vous aime, je ne pense qu'à vous, je suis hanté par votre image et le désir de vous me ronge de façon incessante. Mais vous me repoussez

avec une cruauté consciente, après m'avoir plusieurs fois laissé espérer... Je ne suis pas un homme dont on se joue, madame. Vous avez promis : il faut payer !

— Je suis venue pour cela... Je vois que je ne puis compter sur votre humanité, vous n'avez aucune noblesse de cœur. Hâtez-vous donc de faire de moi une pauvre créature profanée, souillée, brisée...

— Line, ne prenez pas les choses ainsi au tragique. Pourquoi dramatiser ? Est-ce que je vous déplaît à ce point ? Moi, je vous désire violemment. Comme vous êtes jolie !

Elle frémit à peine sous ses caresses, et lorsqu'il saisit ses lèvres elle n'eut aucun mouvement de recul.



Lorsqu'elle se retrouva chez elle deux heures plus tard, un insurmontable dégoût l'envahit :

— Qu'ai-je fait ? sanglota-t-elle, est-il créature plus vile, plus méprisable que moi !

Et lui, l'homme sans moralité, sans honneur, le lâche qui l'avait obligée à cette action infâme et honteusement profanée, comme elle le haïssait !

— Qu'il soit maudit ! proféra-t-elle, que Dieu le punisse de son ignominie ! Et moi, que vais-je devenir ? Oserai-je seulement, ce soir, supporter le regard si loyal de mon pauvre Pierre ?

V

L'ESCLAVAGE

Elle était toujours là, sur son fauteuil, accablée sous le poids de sa honte et de son désespoir, lorsqu'elle reconnut le pas de Pierre. Elle n'eut point le temps de se ressaisir et de se composer un visage : l'officier entra. Il fut aussitôt frappé par la mine défaite de sa femme :

— Line, qu'y a-t-il ? D'où provient cet état dans lequel je te vois ?

Elle essaya de dérober aux chers yeux inquiets les siens où il eût pu lire trop clairement. Mais elle n'eut point la force de dominer son trouble et, dans les bras de son mari, elle éclata en sanglots :

— Voyons, ma chérie, pourquoi me caches-tu quelque chose ? Est-ce que tu ne m'aimes plus ? Tu n'as pas confiance en moi ?

Ce ton affectueux, cette tendresse de Pierre, augmentèrent le désespoir et les remords de Jacqueline. Elle fut tentée, une seconde, de tout avouer à Pierre ; elle eut envie de lui crier :

— Je ne suis plus digne de toi. J'ai été imprudente et lâche... J'ai commis une action ignoble, qui assassine notre amour. Pourtant mon cœur n'y avait point de part. Pardonne-moi, Pierre, défends-moi, protège-moi !

Ah ! se confier à cette tendresse si forte, se libérer de l'écrasant fardeau, n'être plus seule à souffrir...

— Pierre...

— Parle, ma petite chérie, l'encourageait-il en la caressant, tu peux tout me dire.

Mais elle eut peur soudain, peur de l'atroce peine qu'il allait ressentir, peur de lire dans les yeux chéris le mépris, la colère, le dégoût. Non, elle

n'avait pas le droit de lui causer cette terrible désillusion, elle devait porter seule sa croix...

Elle se serra contre lui :

— Mon Pierre, tu m'aimes toujours ?

— Mais naturellement, voyons ! Peux-tu demander une chose pareille ? Line, je te parle sérieusement, tu devrais retourner en France pendant quelques mois. Cet été trop chaud t'a débilitée. Toi que j'ai connue si bien équilibrée, si courageuse, si pleine de bonne humeur, tu n'es plus toi, je te vois toute changée.

— Pierre, ne me demande pas de te quitter ! Garde-moi, je t'en supplie, j'ai besoin de ta présence et de ton amour, je ne veux pas me séparer de toi...

Elle l'étreignait avec force et à nouveau éclata en sanglots :

— Mais enfin, Line, qu'as-tu ? N'es-tu pas heureuse ? s'écria Pierre stupéfié. Pourtant, tu viens de me prouver que tu m'aimes, et je crois t'avoir aussi témoigné mon amour... Alors ?

— Tu ne peux comprendre...

— Je comprends une chose en tout cas : c'est que tu n'es pas dans un état normal. Mais c'est bien simple : demain je ferai venir le médecin-capitaine Laurent, qui est mon ami. Il t'examinera.

— Ne fais pas cela ! protesta Line avec effroi, je t'assure que ce n'est pas la peine, je vais très bien...

— Alors, pourquoi es-tu ainsi nerveuse ? Si, j'y tiens nous saurons au moins à quoi nous en tenir et je serai plus tranquille, car tu m'inquiètes, ma petite Line.

Rien ne put l'en faire démordre et la jeune femme dut se résigner. Le lendemain, Pierre amenait le médecin militaire du régiment.

— Eh bien ! chère madame, dit ce dernier après avoir baisé la main de la jeune femme, votre mari me dit que vous avez perdu votre bel entrain qui faisait notre admiration. Vous êtes nerveuse et je vous vois en effet des yeux cernés... Il est inquiet, ce cher ami, mais je suis bien certain qu'il n'y a rien de grave, n'est-ce pas ? Seulement, ces chaleurs et ce damné climat ne sont guère faits pour de jeunes personnes délicates.

À la grande frayeur de Line, qui craignait la perspicacité du capitaine, il ausculta soigneusement et l'examina avec attention. Finalement, il conclut :

— C'est bien ce que je pensais ; un peu d'anémie, de dépression nerveuse... Ne pourriez-vous, madame, aller vous refaire pendant quelque temps un sang pur, en France, par exemple ?

— Ah ! tu vois, triompha Pierre, je te le disais bien...

— Non, docteur, ce n'est pas possible, répondit Jacqueline, et je vous assure que je n'en éprouve pas la nécessité. Je n'ai aucune envie de me séparer de mon mari, cela me rendrait encore plus malade...

Le médecin militaire sourit :

— Je conçois que cela puisse être pénible à une jeune épouse, pourtant, madame...

— Non, docteur, n'en parlons plus.

Pierre intervint :

— Voyons, ma chérie, sois raisonnable, puisque c'est pour ta santé. Et d'ailleurs, ne seras-tu pas contente de revoir ta famille ?

Elle secoua la tête et refusa de se laisser convaincre. Pouvait-elle avouer la véritable cause de sa répugnance à quitter Gafsa ? Si elle partait, elle savait trop que le colonel Donneur se vengerait sur Pierre de sa défection

— Je sens que je vais me rétablir très rapidement, affirma-t-elle. Nous entrons dans la saison d'hiver, la plus agréable et la plus saine et il serait bien dommage de s'en aller en ce moment. Je me sens déjà beaucoup mieux...

— C'est un simple conseil que je vous donnais, chère madame. Je vais tout de même vous faire une ordonnance.

Les jours suivants, Jacqueline fit d'héroïques efforts pour feindre la gaîté afin de donner le change à Pierre et calmer ses inquiétudes.

Elle n'avait point revu le colonel, et elle espérait bien que son désir — ou sa vengeance — assouvi, désormais il la laisserait tranquille, Insensiblement, elle se reprit à vivre.

Elle sortit à nouveau à cheval, pour le plaisir de fouler le sable gris qui craquait sous les sabots. Par fois, elle filait à toute allure, droit devant elle,

afin de se griser d'air et de vitesse, d'étourdir en cette course folle sa pensée et ses lancinants remords. Alors, son sang battait ardemment et son cœur se soulevait d'une griserie mystérieuse.

— Il fait bon vivre ! J'ai été folle de croire que tout pouvait être fini.

Elle revenait ensuite à pas lents, pour mieux goûter le charme du jour finissant. On entrait dans la période du bel automne tunisien. La température devenait plus supportable ; les soirées étaient douces et parfumées, exhalant le charme troublant de la terre africaine. Line se sentait presque heureuse...

Ce jour-là, elle suivait un sentier argileux, encaissé entre de hautes *tabias*, par-dessus lesquelles les poivriers en fleurs laissaient pendre leurs longues tiges à l'odeur grisante. À chaque instant, de petits bourriquets allaient et venaient, tout chargés de fleurs et de verdure et montés par des bambins à la brune frimousse éveillée. Line, se laissant conduire par Mirza, s'abandonnait à cette mélancolie, à ce charme...

Soudain, elle sursauta : devant elle, venait de surgir la haute silhouette du colonel Donneur. Il était à pied, à deux pas d'elle, et la saluait. Elle fut contrainte de s'arrêter.

— Je suis ravi, chère madame, de cette rencontre. Voilà huit jours que je n'ai point eu le plaisir de vous voir. Quand viendrez-vous chez moi ?

Le ressentiment de Line s'était réveillé à la vue de Donneur. Oubliant toute prudence, elle lui jeta :

— Jamais plus ! J'ai payé et je vous hais.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui.

— C'est bon, je vous aurai quand même.

Mais Line ne se souciait plus de ses menaces. Que pouvait-il, à présent, contre elle ? La dénoncer à Pierre ? Ce serait avouer sa lâcheté et, d'ailleurs il n'avait aucune preuve et il n'irait pas jusqu'à cette goujaterie.

Or, voici qu'à peu de temps de là, des nouvelles alarmantes parvinrent à Gafsa : les rezzous s'étaient reformés. À nouveau, les nôtres étaient harcelés par un ennemi féroce et invisible. Il allait falloir encore entrer en lutte et anéantir définitivement les rezzous.

Pierre de Marles rentra chez lui, un jour, le regard brillant d'une joie secrète qu'il ne put complètement dissimuler à la tendre inquiétude de Line. Il lui fit alors l'annonce qu'elle redoutait :

— Je suis désigné pour partir à la tête d'un nouveau détachement envoyé pour vaincre ; nos ennemis...

Il fut effrayé de voir sa femme pâlir et chanceler. Il s'élança pour la soutenir.

— Pierre, dit-elle d'une voix déchirée, je vais te perdre encore...

— Mais non, ma chérie, je suis revenu triomphant une première fois, il en sera de même celle-ci.

— Pourquoi t'a-t-il choisi, toi ?

— Qui ? Le colonel ? Mais c'est un grand honneur qu'il me fait. Cela prouve qu'il me juge le plus capable... Ma petite Line, tu es une vraie femme de guerrier, n'est-ce pas ? Souris donc et aie confiance !

Jacqueline tut son désespoir. Mais elle était bien résolue à ne pas laisser partir son mari. Elle alla trouver, une fois encore, le colonel Donneur. Elle ne le rencontra qu'à une seconde tentative. Il l'accueillit avec un sourire ironique :

— Vous voici donc, chère madame ? Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ? Je suppose que ce n'est pas la seule satisfaction de me voir ?

— Colonel, dit Line gravement, jouons franc jeu : vous avez désigné mon mari pour partir dans le Sud enrayer la révolte des Sahariens. Ce départ me crucifie, et vous le savez. Je suis prête à tout pour empêcher cette chose : envoyez un autre officier à la place de Pierre et je... ferai ce que vous exigez.

Le colonel contempla un moment, avec une satisfaction intime, cette belle jeune femme si dédaigneuse qui, maintenant, l'implorait. Il pouvait, à son gré, la tirer du désespoir ou la renvoyer brutalement. Son instinct de cruauté lui fit prolonger quelque temps le supplice :

— Il est trop tard, madame. J'ai fait les désignations. Il n'est plus possible de revenir là-dessus.

— Pourtant, colonel... Ah ! je vous en conjure, vous êtes le chef, personne ne discutera vos ordres.

— Inutile ! trancha-t-il sèchement, je vous dis qu'il n'y a rien à faire. Et, d'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit, l'autre jour, que vous me haïssiez ?

Elle se jeta à ses genoux :

— J'ai eu tort, colonel, je vous demande pardon. Vous ne pouvez pas être inhumain, vous aurez pitié des larmes d'une malheureuse qui vous implore !

Quand il eut bien joui de son triomphe, Donneur releva Jacqueline :

— Voyons, calmez-vous, ma belle amie. Diable ! je veux bien essayer de faire quelque chose pour vous, quoique vous vous soyez montrée cruelle à mon égard, même en vous donnant à moi... Seulement, ce ne sera pas facile, parce que, je vous l'ai dit, les désignations sont faites, et il est bien impossible de se rétracter. Mais, dans quelques jours, vous feindrez d'être malade, et je rappellerai votre mari.

— Ne sera-ce pas trop tard ?

— Mais non, je le ferai avant que tout combat soit engagé, par exemple lorsque le détachement atteindra Fata-Ouhine. Fiez-vous à moi !

Jacqueline remercia, quoique avec un peu de froideur.

— Et maintenant, demanda Donneur en la prenant familièrement par la taille, on est un peu moins farouche ? On ne me considère plus comme un goujat ? Est-ce que je puis espérer que ces beaux yeux-là me regarderont avec un peu plus de tendresse ?

Elle se vit contrainte de sourire, d'un pâle sourire de morte. Le cœur soulevé de dégoût et de honte, elle dut subir, une fois encore, les caresses de cet homme abhorré, elle assista comme s'il se fût agi d'une autre à sa propre profanation. Pour calmer sa révolte et son écœurement, elle se répétait au fond d'elle-même :

— Pour Pierre... Je le sauve peut-être de la mort...

VI

LA RÉBELLION

L'heure fatale approchait. Jacqueline ne se sentait pas la force d'accompagner Pierre jusqu'à la caserne, ni de le voir partir sur la route du désert. Elle l'avait supplié seulement de demeurer auprès d'elle jusqu'à la dernière minute. L'un près de l'autre, ils ne parlaient plus. À quoi bon les pauvres mots machinaux que l'on prononce pour cacher l'atroce déchirement du cœur ? Main dans la main, ils écoutaient battre leurs cœurs.

La minute redoutée vint enfin. Pierre se leva. Il saisit Jacqueline entre ses bras robustes :

— Ma chérie...

— Pierre !

Elle accrochait ses bras au cou de son mari, et appuyait sa tête contre son épaule. Il caressa doucement les cheveux de soie :

— Ma Line, je dois aller accomplir mon devoir. Tu es une courageuse petite femme et tu savais que tu épousais un officier. Je reviendrai bientôt, victorieux. Pourtant, ma Line, si le malheur voulait... Si je ne revenais pas...

— Oh ! tais-toi, Pierre, crois-tu que je ne suis pas assez torturée !

— Je suis sûr que je reviendrai, ma chérie, et ce n'est qu'une supposition que je fais là. Si le malheur arrivait... tu retournerais en France, mon aimée, et tu irais dire à ma mère que je me suis bravement conduit, en officier français, tu lui dirais...

Le chagrin de Line explosa :

— Oh ! Pierre, ne pars pas, ne me laisse pas seule...

— Et moi qui te croyais vaillante, dit-il d'un ton de reproche, vas-tu affaiblir mon propre courage ?

Elle essuya ses yeux et se remit à sourire :

— À la bonne heure, voilà la vision que je veux garder de toi et que j'emporterai comme un fétiche...

Il ajouta, en riant, pour la faire sourire :

— Tu seras sage, n'est-ce pas, pendant mon absence ?...

Line éprouva un choc au cœur. Pourquoi disait-il cela ? Mais non, il ne pouvait savoir, il ne se doutait de rien, il ne connaîtrait pas cette atroce déception.

Très ému, il étreignit une dernière fois sa jeune femme :

— Adieu, ma Line, à bientôt.

Puis il la quitta brusquement, car il sentait son cœur faiblir et il avait besoin de garder intacte toute sa volonté d'homme.

Après son départ, Jacqueline se traîna jusqu'à la terrasse. Elle entendit, du côté du camp, des chants militaires, et devina l'animation qui régnait là-bas... Elle envia Pierre, dont elle comprenait la joie et l'enthousiasme, bien qu'elle en fût déchirée. Partir, se battre, oublier, oui, c'était une belle chose ! Combien elle eût préféré cela à sa cruelle destinée de femme : souffrir, pleurer, attendre... Il allait s'y ajouter, pour elle, une tâche plus terrible encore, auprès de laquelle la mort eût paru douce...

Le son des musiques militaires se rapprocha. Jacqueline entrevit confusément le défilé. Elle imagina Pierre en tête, dans son bel uniforme qui lui allait si bien. La pensée qu'il pourrait ne pas revenir la déchira comme un glaive. Donneur tiendrait-il sa promesse ?

« J'irai la lui rappeler demain », se promit-elle.

Cette perspective lui fut un supplice. Il le fallait pourtant. Et au point où elle en était à présent...

Cette première nuit sans Pierre fut traversée de cauchemars atroces. Line rêva que son bien-aimé était assailli, égorgé par d'affreux démons du désert. Ou bien c'était elle qui se trouvait poursuivie par une bête monstrueuse, immonde, qui cherchait à l'agripper de ses griffes puissantes, et qui avait le

sourire méchant du colonel Donneur. Elle vit venir le jour comme une délivrance.

« Je vais aller le voir dès ce matin, pour pouvoir me mettre au lit ce soir, afin de faire croire à ma maladie. »

Bien qu'il fût près de onze heures, le colonel venait à peine de se lever, car il avait passé la nuit à jouer — il possédait aussi cette passion — dans un tripot de la ville.

— Tiens, c'est gentil à vous, charmante amie, de me faire cette petite visite.

— Colonel, j'espère que vous songez toujours à votre promesse ? Quand appellerez-vous mon mari ?

— Un peu de patience, ma belle amie ! Nous ne sommes pas pressés ! Il vient seulement de partir, cela paraîtrait bizarre de le rappeler aussitôt., Dans deux ou trois jours, vous vous déclarerez malade.

— Mais d'ici là ?

— D'ici là, vous n'avez rien à craindre. Fiez-vous à moi, vous dis-je ! Êtes-vous venue seulement pour me parler de lui ? Line jolie et méchante, quand m'aimerez-vous un peu pour moi-même ?

Elle faillit lui crier : « Jamais ! » Elle se contint, car elle songeait à Pierre, et se contenta d'ébaucher un sourire forcé.

— Tenez ! revenez ce soir, je vous invite à dîner. Maintenant, je suis obligé d'aller au quartier.

— Je ne puis, protesta la jeune femme, je vous remercie, colonel.

— Si, vous verrez, ce sera charmant. Allons, je compte sur vous. À ce soir, ma toute belle !

Jacqueline partit plus écoeurée que jamais. Allait-elle traîner longtemps encore cette ignoble chaîne, s'enliser chaque jour davantage ? Elle comprenait toute l'imprudence qu'elle avait commise. Cet homme jamais ne la lâcherait. Devrait-elle attendre qu'il se lassât d'elle ? Et qui sait si, d'ici là, Pierre n'apprendrait pas ? Pierre... C'était pour lui pourtant qu'elle avait accepté ces liens infâmes. Mais pouvait-il comprendre ? Pouvait-il l'excuser ? Il ne verrait que le fait brutal qu'il ne pardonnerait point.

Elle alla errer sous le soleil, près du marché arabe. Mais les cris des indigènes, ce pittoresque qu'elle avait aimé, ce vacarme assourdissant ne réussirent qu'à exaspérer sa peine. Avec une âpre volupté, elle s'enivrait de son désespoir.

— Je suis une créature déchue, je me donne à un être que j'exècre... Je suis pire qu'une fille !

Découragée, elle rentra.



Vers sept heures, Jacqueline se décida à s'habiller et à sortir. Donneur l'attendait, il ne lui pardonnerait pas de ne point venir, et il se vengerait sur Pierre. Alors, elle se serait inutilement sacrifiée,

Elle partit donc pour ce qu'elle nommait intérieurement le sacrifice. C'était une soirée que son bourreau, cette fois, exigeait d'elle. Elle frémit à la pensée du long tête-à-tête, du dîner en face de ce fauve. Aurait-elle le courage d'endurer jusqu'au bout ce supplice ?

Il avait tout fait préparer, comme pour une petite fête intime. Il y avait des fleurs partout. Dans le petit salon, deux couverts étaient placés l'un en face de l'autre, sur une table chargée de cristaux les plus rares, d'argenterie et de plantes. En présence de ces préparatifs galants, Line sentit la honte empourprer son front.

Mais, très à son aise, empressé, aimable, Donneur, se mettait en frais :

— Ma belle amie, quittez ce chapeau, ces gants, ce sac... Mon Dieu ! pourquoi vous êtes-vous si tristement habillée ? J'aurais voulu vous voir en robe éclatante et vive, pour cette soirée où je vous ai à moi seul. Je veux que l'on soit gai ce soir... Vive la joie ! Vive la vie ! Souriez, morbleu ! Vous êtes si jolie, quand vous souriez... Tenez, nous allons commencer par prendre le porto, cela vous donnera des idées plus gaies ! Vous êtes pourtant joyeuse, quand vous le voulez. Vous souvenez-vous de cette première soirée que vous avez passée chez moi ?

Si Line se souvenait ! Il eût mieux valu, pour elle, être morte que d'aller ce jour-là chez le colonel...

Donneur la fit asseoir sur le divan et s'installa à côté d'elle, après avoir servi le porto. Comme apéritif aussi il s'offrit quelques privautés. Line évitait de le regarder pour ne point laisser éclater la haine qui grondait sourdement en son cœur.

— Et maintenant, vous plairait-il de passer à table ? Il ne faut point laisser brûler le rôti. Daignez accepter mon bras.

Il semblait s'amuser beaucoup de la contrainte de Line. Lui, était d'excellente humeur. Il plaisantait, faisait de l'esprit, se versait de copieuses rasades de vin, et obligeait aussi Line à manger et à boire.

— Et quand je pense, s'esclaffa-t-il soudain, que ce pauvre de Marles crève peut-être de soif et de fatigue sur la route de Fata-Ouhine, cela me fait apprécier doublement la vie et le plaisir de vous avoir auprès de moi...

Line se dressa toute pâle, les lèvres tremblantes :

— Colonel, c'est honteux à vous !... N'avez-vous donc aucun sentiment humain ? Comment osez-vous dire, devant moi, des choses pareilles ?

— Tout beau, tout beau, ma belle, calmez-vous, je plaisantais, avouez qu'il m'est plus agréable d'être ici qu'à la place de votre mari ?

— Vous avez promis de le rappeler. Quand le ferez-vous ?

— Nous en reparlerons tout-à-l'heure. Tenez, goûtez-moi de cet excellent salmis.

Mais Line n'avait pas faim. La gorge contractée, le cœur douloureusement serré, elle cherchait à lire en cet homme inquiétant et cruel. Elle se demandait s'il ne s'était pas joué d'elle.

Donneur, lui, mangeait et buvait pour deux. Il était déjà passablement gris et son regard s'attachait sur la jeune femme avec une expression de convoitise. Au dessert, il ordonna qu'on ne vînt plus les déranger. Il attira Jacqueline tout près de lui :

— Venez donc là, ma jolie petite, j'ai besoin de vous sentir contre moi ; n'est-ce pas que ce champagne est excellent ? La douceur de votre peau me grise. J'aime ton corps... Il me produit, vois-tu, l'effet de ce champagne. Je n'ai jamais eu une si jolie maîtresse, et pourtant, j'en ai eues, tu sais !

Il souriait avec fatuité, et Line le méprisa et le haït davantage.

— Pourquoi es-tu si farouche ? Mais cela aussi me plaît... J'ai plus de plaisir à t'avoir ensuite...

Line se contractait sous les odieuses caresses. Le cœur navré, elle songeait à son pauvre Pierre qui souffrait si cruellement dans le désert et qui, avant de partir, lui avait recommandé : « Surtout, sois sage ! » Au même moment, elle se prostituait entre les mains du plus infâme jouisseur.

— Et après tout, pourquoi ferions-nous revenir votre mari ? dit tout à coup Donneur dont le regard était devenu trouble. Ne sommes-nous pas heureux, vous et moi ? Ne sommes-nous pas bien tranquilles ?

Et il partit d'un rire lourd, enchanté de sa bonne plaisanterie.

Tout le sang de Line s'était retiré de ses veines. Elle regarda Donneur sans ouvrir la bouche, mais son visage était terrible :

— Et bien quoi, petite ? Qu'est-ce qui vous prend ? bégaya-t-il trop ivre pour se rendre compte exactement des choses.

Elle ne répondit pas. Elle venait de comprendre qu'elle était bien jouée, qu'elle s'était vainement avilie, irrémédiablement perdue. Donneur avait abusé de sa candeur.

Alors une haine violente gonfla son cœur, un désir impérieux de vengeance, une suprême révolte d'un bond la mirent debout. Sa main s'empara d'un petit couteau à dessert qui traînait sur la table ; d'un geste furieux et prompt elle l'enfonça dans la poitrine de son amant, de son bourreau.

Puis elle s'enfuit par la fenêtre ouverte.

VII

LA POURSUITE

Jacqueline, les tempes bourdonnantes, l'esprit affolé, courait droit devant elle, sans but, sans s'inquiéter de l'étonnement qu'elle pouvait susciter. Cette idée la poursuivant, harcelante :

— Je l'ai tué... On va courir après moi pour m'arrêter, il faut fuir... fuir...

Elle songea soudain à Mirza qui logeait dans une écurie, près du camp. Elle n'avait pas la clef sur elle, mais le garde d'écurie la reconnaîtrait, lui ouvrirait. Pourvu qu'il ne fut pas trop tard déjà !

Comme elle l'avait prévu, le garçon d'écurie, un peu étonné, lui ouvrit la petite stalle où dormait Mirza. La bonne bête frétille de joie en reconnaissant sa maîtresse.

Jacqueline flatta le naseau de la bête :

— Oui, ma Mirza, nous allons nous promener... J'avais envie de faire un tour ce soir. Ahmed. Ne t'inquiète pas de moi si je ne te ramène pas Mirza cette nuit.

Elle enfourcha aussitôt l'animal et partit à toute allure à travers le bled, sans se retourner, comme si toute la garnison de Gafsa avait été jetée à ses trousses...

La nuit était claire, illuminée d'étoiles comme une nuit grisante d'été. Mais Line n'avait aucun regard pour le décor, elle ne songeait qu'à fuir, à échapper à ses imaginaires poursuivants, et elle poussait Mirza, elle poussait... La brave hôte, consciente du danger eût-on dit, foulait le sable avec une vitesse étonnante.

Combien, d'heures se passèrent ainsi, en cette chevauchée fantastique, à travers les plaines désertiques de l'Arad ? Mirza, à bout de souffle, ralentit enfin un peu son allure et Line soupira :

— Ils ne m'auront plus maintenant. Aura-t-on seulement l'idée de me poursuivre dans le bled ?

Mais bientôt une autre terreur la glaça. Seule, sans le moindre vivre, la nuit, dans ce désert, qu'allait-elle devenir ? Égarée dans cette étendue cristalline emplie de dangers, se laisserait-elle aller vers l'enlissement, la famine et l'épouvante d'une mort graduelle ?

— Ah ! si je pouvais rejoindre la colonne, retrouver Pierre...

N'était-ce pas folie ? Ils avaient une avance de plus d'un jour.

Bientôt elle frissonna. Les nuits sont froides au Sahara et Line n'avait que sa robe légère qui laissait nus ses beaux bras et son cou :

— Et demain peut-être, pensa-t-elle amèrement, je mourrai de chaleur !

Elle ne voulut point songer aux obstacles innombrables qui l'attendaient : une seule volonté la dominait, courir à Pierre et implorer son pardon.

Soutenue par ce désir, elle força à nouveau l'allure de Mirza qui repartit au galop. Elle avait rejoint l'habituelle piste, celle qui conduisait à Zarmich, la plus proche oasis.

— Va, ma brave Mirza, nous allons retrouver le Maître...

Docile, l'animal filait, et dans son impatience d'avaler la distance qui la séparait de Pierre, Jacqueline oublia le froid qui la faisait grelotter.

La jument dut à nouveau ralentir. La malheureuse bête n'en pouvait plus. Line elle-même tombait de sommeil. Pourtant, elle ne voulait ni perdre une seconde, ni s'arrêter au milieu de ce désert, exposée au froid et à tous les dangers qui guettent le voyageur isolé, surtout quand ce voyageur est une femme. Elle lutta de toutes ses forces contre la fatigue.

Enfin les étoiles s'éteignirent une à une dans la voûte céleste. Le jour saharien parut. Le soleil se leva et Jacqueline qui était transie l'accueillit comme un sauveur.

— Tu vois, Mirza, maintenant *ils* ne nous rattraperont pas et bientôt nous rejoindrons la colonne...

Une heure plus tard, elles arrivaient à Zarmich, touffe de verdure au milieu de laquelle s'élevaient les casbah arabes et quelques maisons cubiques, affectées aux Européens. Line hésita à s'y aventurer. C'était là en effet le chef-lieu du Gouvernement militaire, cœur des affaires indigènes. Sans doute la nouvelle de l'agression contre le colonel Donneur n'y était point encore parvenue, mais sa présence, surtout en cette tenue, ne paraîtrait-elle pas étrange, ne susciterait-elle pas la méfiance ?

La nécessité pourtant l'obligea à y pénétrer et à s'arrêter, car elle prévoyait le moment où la faim la tenaillerait et il lui fallait aussi se procurer une couverture en prévision de la nuit prochaine.

Du moins elle évita la place (entourée de maisons européennes garnies de doubles fenêtres grillagées pour se préserver des scorpions), où des tirailleurs sénégalais s'occupaient à dévider la corde d'un puits. Elle se glissa du côté des casbah arabes. Un indigène complaisant lui permit de faire boire Mirza dans son seau. Elle-même se désaltéra longuement. Contre des bijoux qu'elle avait au doigt et aux oreilles elle acheta une gourde remplie d'eau, se procura quelques provisions pour la route et un burnous blanc dans lequel elle s'enroula et se dissimula en partie.

Plus tranquille elle se remit en route pour le véritable désert qu'elle ne connaissait pas encore. Jusqu'à Tahouine, elle savait qu'elle ne craignait rien, les pistes étaient bien tracées et fréquentées par d'assez nombreuses caravanes. Mais, après, lors qu'elle entrerait dans le véritable pays de la soif, lorsqu'il lui faudrait marcher durant des heures, des jours peut-être, sans découvrir la moindre poignée d'herbe fraîche, un atome d'eau où l'ombre filiforme d'un arbre, alors que deviendrait-elle ?

— Protégez-moi, mon Dieu ! pria-t-elle tout bas, conduisez-moi vers Pierre.

Ce fut à nouveau le bled, uniforme, toujours égal à lui-même : couleur de chameau, couleur de gazelle, couleur de gerboise. Alors commencèrent les mirages : paysages d'eau et de fraîcheur dont la vision décevante rendait plus terrible la marche sous l'accablant soleil.

Line entra dans Tahouine par une belle route bordée d'eucalyptus sur une centaine de mètres. Elle se reposa pendant une heure et renouvela sa provision d'eau. Puis elle reprit la piste, vers le Sud dépeuplé.

Ce fut là le véritable martyr : la soif. Line voulait économiser l'eau de son unique outre car elle savait qu'elle ne rencontrerait pas le moindre puits durant des centaines de kilomètres. Son gosier desséché la brûlait ; Mirza aussi paraissait souffrir. Au-dessus d'elle, dans le ciel saharien de gros nuages se promenaient ironiquement, comme des outres trop gonflées que le vent brusquement dispersait, pour laisser à nouveau briller les rayons d'un soleil infernal.

Vers le soir de ce premier jour, à l'heure où la lune parut, énorme et jaune, dans un ciel incendié, elle parvint près d'un chott rempli d'une eau saumâtre à laquelle, malgré sa soif, elle n'osa pas toucher : elle n'ignorait pas que c'était une eau de mort. Avec parcimonie, elle partagea avec Mirza une partie de l'eau de son outre :

— Il faut que nous trouvions un puits avant ce soir, ma pauvre Mirza, si nous ne voulons pas périr de soif demain.

Comme s'il avait compris, l'intelligent animal se remit à filer sur la piste maintenant mal tracée et qui paraissait bien cependant celle qu'avait prise, probablement la veille, le lieutenant de Marles et sa colonne, celle qui passait auprès des rares puits entaillant ce désert. Line savait que tant qu'elle ne s'en écarterait pas elle avait des chances de se tirer d'affaire. La pensée qu'elle avait gagné du temps, qu'elle se trouvait peut-être près du but, à quelques heures de la colonne, lui redonna du courage.

Mais alors Mirza n'en put plus. La pauvre bête n'était pas faite pour ce pays des sables où ses sabots s'enfonçaient profondément, où ses pieds butaient à chaque pas. Line, angoissée, comprit qu'elle ralentissait, que bientôt elle ne pourrait plus marcher, qu'elle allait peut-être se coucher là, refusant d'avancer plus loin :

— Va, ma bonne Mirza, nous allons atteindre une oasis, tu te reposeras, encore un effort !

Mais l'animal chancelait et n'avança plus qu'avec une extrême lenteur. Pour le soulager Line se décida à descendre et à marcher près de lui en l'encourageant. Elle-même était brisée, tremblante de froid et mourant de soif. Et puis tout d'un coup Mirza se coucha sur le flanc...

Jacqueline poussa un cri de désespoir et s'abattit sur le corps haletant de la bête :

— Mirza, ma pauvre Mirza, tu ne vas pas m’abandonner, tu ne vas pas me laisser toute seule ici ?...

La jument la regardait avec ses grands yeux pleins de souffrance. Ses naseaux fumaient, ses jarrets délicats saignaient. Line comprit qu’elle ne pourrait faire un pas de plus et une peur atroce s’empara d’elle :

— Va-t-elle mourir, sous mes yeux ? Et moi, que vais-je devenir ?

On ne devait pourtant pas être très loin d’un puits. Si Mirza avait pu se désaltérer, se reposer le reste de la nuit, peut-être demain, aurait-elle pu repartir.

Il y avait encore un peu d’eau dans l’outre. Line la fit boire à la jument qui parut éprouver quelque soulagement.

— Peut-être pourra-t-elle repartir tout à l’heure, quand elle sera reposée, espéra Line.

La nuit était tout à fait venue. Et tout d’un coup le vent se leva, un vent terrible qui faisait tourbillonner des nuages de poussière. Jacqueline, glacée d’horreur, s’enveloppa dans son burnous, ferma les yeux et se serra davantage contre Mirza pour ne pas être emportée. C’étaient là une de ces terribles tempêtes de sable dont elle avait entendu parler. Elle ajoutait son horreur à toutes celles de cette affreuse nuit. Mirza doucement râlait. Une nouvelle crainte envahit Line :

— Demain, si Mirza n’est pas morte, si j’ai pu résister au froid, à la faim et à la soif, retrouverai-je la piste ?

Le sable, sans aucun doute, aurait tout recouvert. Ses bras étreignirent les flancs palpitants de Mirza, la chaleur de l’animal, la réchauffait un peu et elle cherchait aussi une protection contre la solitude, contre l’abandon. Des heures atroces, interminables passèrent, le terrible vent soufflait toujours, la poussière recouvrait les deux pauvres formes affaissées.

Line avait lutté de toutes ses forces contre le sommeil, contre l’anéantissement. Mais la fatigue, finalement, avait eu raison d’elle. Au petit jour, alors que la tempête commençait enfin à s’apaiser, elle avait sombré dans l’insouciance...

— Qu’est-ce que tu fais là ?

Ces mots avaient été prononcés en arabe, par une voix rude. Line rouvrit les yeux. Elle vit debout auprès d'elle un de ces hommes du désert, grand et sec, un moabite, qui la contemplait avec ses yeux perçants. Il tenait deux chameaux par la bride.

Line, d'un air effrayé, regarda autour d'elle. Ses yeux tombèrent sur Mirza couchée sous elle et qui ne bougeait plus. Alors elle poussa un cri. L'animal était raide, la pauvre bête avait dû expirer pendant la nuit.

— Tu vois, dit-elle tristement en arabe, car à Gafsa elle avait appris à se faire comprendre en cette langue, c'est fini, je n'ai plus qu'à faire comme elle...

— D'où viens-tu ?

— De Gafsa, sur ma jument. Elle avait bien marché, mais hier au soir elle s'est arrêtée, à bout de forces. Pauvre Mirza !

Puis soudain, traversée d'un espoir subit :

— Et toi, tu viens du Sud ? Oui... Alors n'as-tu pas rencontré une troupe de soldats français, des spahis ?

— Si. Ils ont fait étape cette nuit à peu de distance d'ici, au puits d'El-Aghouïa.

D'un élan Line fut debout :

— Tout près d'ici, dis-tu ? Ah ! il faut que je les rejoigne, il le faut !... Je suis la femme de l'officier, un lieutenant, le plus beau de tous, tu as dû le voir ?

— Oui, j'ai vu un officier qui les commandait. Tu es sa femme ? dit-il étonné, et que fais-tu toute seule dans le désert ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer... Écoute ! vends-moi un de tes chameaux. En échange, je te donnerai ce collier, regarde il vaut cher, tu n'y perdras pas.

L'Arabe hésita, mais l'affaire était bonne et il jugeait habile de satisfaire la femme d'un chef militaire français.

— Prends mon méhari, dit-il, c'est une bonne bête et qui a l'habitude du désert. Tiens, bois un peu, tu dois avoir soif.

— Je n'ai rien bu depuis hier matin, avoua-t-elle.

— Et maintenant veille bien à ne pas t'égarer à nouveau. Tu n'as qu'à filer dans cette direction, il ne te faudra pas plus de deux heures pour atteindre le puits.

— Merci, tu me sauves la vie. Quel est ton nom ?

— Mohamed-Maghdadi, de Zarmich. Qu'Allah le protège !

Réconfortée, Line, après un dernier regard attristé sur la pauvre Mirza qui allait devenir la proie des corbeaux ou des chacals, enfourcha le méhari qui partit à toute allure dans la direction indiquée par l'Arabe.

— Pourvu que j'arrive à temps ! pourvu qu'*ils* ne soient pas déjà partis.

Elle retrouva le puits, mais la colonne n'était plus là. Le sol foulé, quelques objets épars, attestaient le passage récent d'une troupe.

— Ils ne peuvent être loin, se dit Jacqueline déçue. Voici la piste. Je les rejoindrai.

Le vent sifflait à ses oreilles. À peine entrevoyait-elle à droite et à gauche, les grandes touffes de rétem poussiéreuses qui fuyaient à ses côtés. Elle ne sentait plus sa fatigue, elle se répétait pour s'encourager :

— Pierre, mon Pierre, je viens à toi... Je vais te revoir...

La bête dévorait l'espace mais rien ne se dessinait sur l'immuable horizon. Le désespoir, l'épuisement s'emparèrent de Line. Mais soudain elle poussa un cri de délivrance, un hurlement de joie surhumaine... Là-bas, tout là-bas, dans un nuage de poussière, il y avait une troupe en marche, dont les burnous flottaient...

— Plus vile ! plus vite souffla-t-elle en pressant les jambes de son coursier.

La bête partit à une allure folle.

Là-bas des hommes se retournèrent : quel était ce bolide qui accourait vers eux ?

— Voyez donc, mon lieutenant, dit tout bas d'adjudant Jacquemet, quelqu'un vient vers nous.

Pierre de Marles se retourna à son tour :

— En effet, je me demande qui ce peut être...

Comme l'étrange coursier se rapprochait, il donna à sa troupe l'ordre de s'arrêter.

Un cri jaillit de plusieurs bouches : « une femme ! »

Puis un grand silence se fit. Le lieutenant de Marles était devenu très pâle. Soudain il s'élança et sauta à bas de son cheval. Il arriva juste à temps pour recevoir dans ses bras Jacqueline inanimée qui venait de glisser de sa monture au moment même où celle-ci s'immobilisait.

VIII

RÉVÉLATION

Peu après l'émouvante arrivée de Jacqueline, et alors que la jeune femme n'avait pu encore être interrogée par son mari, la colonne fut soudainement attaquée par une véritable « armée du désert ». Rompant avec leurs habitudes, les Arabes, d'ailleurs en nombre trois fois supérieur, s'étaient décidés à engager le combat.

— À vos postes, immédiatement ! ordonna le lieutenant de Marles qui se trouvait encore sous le coup de la violente émotion provoquée par l'apparition de Line.

Il revint auprès de celle-ci, étendue sur un lit de camp sous une tente, encore toute pâle et frissonnante.

— J'ignore encore les raisons de ta folie, ma chérie, lui dit-il en lui prenant la main, mais tu es venue en un bien mauvais moment et, malgré toute la joie que j'aurais à t'avoir près de moi... Tu es courageuse et tu viens de le prouver : je te dirai donc la vérité : nos ennemis viennent de nous tomber dessus.

— Ah ! Pierre, tu vas te battre ?

— Et vaincre, je l'espère. N'aie pas peur, ma chérie, tu n'as rien à craindre, je veille sur toi.

— Je veux combattre à tes côtés, Pierre.

— Tu n'y songes pas, ma pauvre chérie, ne dis pas de sottises et promets-moi de ne pas bouger d'ici, où tu es absolument à l'abri. N'aggrave pas mes soucis. Il faut que je parte, ma présence est indispensable. Sois forte, mon amour. L'ennemi ne tiendra pas longtemps devant nous.

Il se pencha pour l'embrasser tendrement et sortit. Line, le cœur angoissé, écouta un moment cette pétarade qui troublait étrangement l'habituel silence saharien, ces bruits sourds du combat tout proche. Mon Dieu ! Pourvu que Pierre ne s'exposât pas trop ! S'il allait succomber au moment même où elle venait de le rejoindre...

À mesure que le tumulte grandissait, son inquiétude devenait plus intolérable. À la fin, elle n'y put tenir. À présent que ses forces étaient revenues, allait-elle demeurer là inutile tandis que tous les autres se battaient ? Non, elle irait lutter vaillamment aux côtés de Pierre, avec les siens. Ce serait, certes, moins torturant que de rester là à attendre, à trembler.

Un spectacle assez impressionnant s'offrit à elle. C'était si étrange ces hommes qui s'affrontaient dans le grand désert nu. Line courut jusqu'au lieu du combat. Elle avisa un cheval abandonné et se saisit du fusil d'un malheureux qui venait de succomber.

— Madame, que faites-vous ? s'écria un des hommes qui l'avait reconnue.

— Chut ! Taisez-vous, n'avertissez pas mon mari. Laissez-moi faire le coup de feu avec vous.

La lutte faisait rage. Les balles sifflaient, les Arabes, excités comme des démons, dansaient sur leurs chevaux et semblaient inaccessibles aux coups de feu.

— Chargez à la baïonnette ! ordonna tout à coup le lieutenant de Marles, qui comprenait qu'il n'aurait pas la victoire s'il ne tentait un coup d'audace.

Les hommes bondirent en avant avec une terrible impétuosité. La brusquerie du coup surprit les Arabes. Un grand nombre d'entre eux restèrent sur le sable.

La mêlée devint furieuse. Le lieutenant de Marles payait largement de sa personne et sa seule présence, comme son exemple, galvanisait les hommes. On eût dit ressuscités les héroïques légionnaires de jadis.

— Ils fuient ! Ils fuient ! poursuivez-les ! Victoire ! cria une voix de femme.

Pierre de Marles se retourna, interdit. Il vit Jacqueline qui, dressée sur son cheval, le fusil à la main, tirait avec crânerie sur les fuyards.

— Faites-la s'éloigner, ordonna-t-il à ses hommes, Jacqueline, de grâce, mets-toi à l'abri.

Tandis que, malgré elle, on entraînait la jeune femme, les Français achevaient de mettre en déroute leurs ennemis.

*
**

— Et maintenant, interrogea Pierre, raconte-moi ce qui s'est passé ?

Le visage de Line s'assombrit. Après la joie d'avoir retrouvé son mari, après le triomphe d'une victoire complète et brillante, il lui fallait maintenant se prolonger dans l'affreux passé, encore si proche. Il fallait causer à Pierre une terrible blessure. En aurait-elle le courage ?

On se trouvait dans une petite oasis, fraîche et reposante. Les hommes prenaient un délassement bien gagné. Line et Pierre étaient seuls sous leur tente.

— Pierre, dit-elle d'une voix altérée, c'est une confession que j'ai à te faire.

— Une confession ?

— Je te supplie de ne pas te laisser aller à ton premier mouvement de colère, je te demande de me croire et de ne pas me juger sur les apparences. J'ai été imprudente seulement, mais je n'ai jamais cessé de t'aimer...

— Line, tu me fais peur !

— Promets-moi d'être calme. Pierre, je ne te cacherai rien, je vais tout avouer, ces mensonges m'ont fait trop de mal, tu jugeras, après... Je te demande pardon du mal que je vais te faire.

— Parle ! tu me fais mourir.

D'une voix basse, honteuse, en évitant le regard de Pierre, elle commença sa confession depuis le début : le récit des assiduités du colonel

Donneur, la réception de ce dernier, sa souffrance a elle quand elle avait vu Pierre embrasser Augusta Dump.

— Line, je t'ai expliqué, je ne savais pas ce que je faisais, et c'était par dépit...

— Oui, mais je ne savais pas, et moi-même j'étais hors d'état de réfléchir. Le colonel a habilement exploité mon chagrin. Il a réussi à m'arracher la promesse d'un rendez-vous...

— Toi, Line, avec cet homme !

— Le lendemain j'étais dégrisée et j'ai compris mon imprudence. J'ai revu le colonel et lui ai fait comprendre qu'il s'était trompé, que j'étais une honnête femme. Il a ri et il m'a menacée. Il m'a dit qu'il se vengerait sur toi. Il est même venu chez moi pour me dire que si je ne céda pas il t'enverrait au danger, à la mort...

— Et tu as pu me taire tout cela, toi que je croyais si franche ?... Ah ! je comprends maintenant le sens de tes réticences, de ton humeur bizarre. Quelle atroce désillusion !

— Ah ! Pierre, pour me comprendre, pour m'excuser, il faudrait que tu saches tout ce que j'ai souffert. J'ai perdu la tête, j'étais affolée par cette menace. Je ne voulais pas que tu partes.

— Alors ? interrogea l'officier d'une voix terrible en saisissant le bras de Line.

— Je t'en prie, Pierre, calme-toi, ce que j'ai à te dire est si douloureux... Ne me regarde pas ainsi. Va t'asseoir là-bas, sinon je ne pourrai continuer.

Elle acheva, d'une voix hachée, le récit de sa trahison. Pierre serrait les poings et son regard luisait, mais il contenait sa colère :

— Après, après ?

— Quand tu as été parti, je suis retournée chez lui pour lui rappeler sa promesse... Il a voulu que je dîne avec lui. Il était à moitié ivre. Alors, lorsque je lui ai reparlé de toi, il me dit ces mots atroces : « Pourquoi le ferions-nous revenir ? ne sommes-nous pas heureux ainsi ? » Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi. J'ai vu mon sacrifice inutile...

— Ton sacrifice !

— Ma trahison, si tu veux. Une rage folle s'est emparée de moi. J'ai pris un couteau sur la table, j'ai frappé...

— Pierre se recula de quelques pas, blême :

— Tu as frappé le colonel Donneur ?

— Oui, et je me suis enfuie avec Mirza. Mirza est morte en cours de route, j'ai cru mourir aussi... Mais j'ai pu arriver jusqu'à toi. Maintenant, je t'ai tout dit, Pierre, je me remets entre tes mains. Quelle que soit la décision, je l'accepterai...

Elle se tut et un terrible silence régna. Line n'osait regarder son mari, mais elle le devinait en proie aux sentiments les plus violents. À la fin il dit, et sa voix était dure et changée :

— C'est bien. Nous allons partir.

— Partir où ?

— Nous retournons à Gafsa. Prépare-toi.

— Pierre, que vas-tu faire ?

— Silence ! ordonna-t-il d'un ton brutal, tu n'as rien à demander, tu n'as plus qu'à obéir.

Elle courba la tête et étouffa ses sanglots.

Le lieutenant de Marles fit préparer deux bons chevaux et des vivres pour lui et sa femme pour deux ou trois jours ; il confia le commandant de la colonne à l'adjudant Jacquemet.

— Je suis obligé de partir pour accompagner ma femme, mais je crois qu'il n'y a plus rien à craindre ici à présent : les ennemis sont définitivement repoussés.

IX

L'EXÉCUTION

La blessure du colonel Donneur, que Jacqueline s'imaginait avoir été grave, peut-être même mortelle, avait été en réalité très superficielle. D'abord stupéfié et paralysé par la soudaineté de l'attaque, l'officier, au bout d'un instant, s'était ressaisi. Mais Line n'était plus là.

— La petite g... ! grinça-t-il.

Comme il était encore à moitié ivre, il appela son ordonnance :

— Gaston, cours après elle, rattrape-la. Elle vient de me porter un coup.

— Qui ça, mon colonel ? demanda l'homme éberlué.

Mais ce n'était pas difficile à comprendre : l'invitée du colonel, cette jeune M^{me} de Marles, avait disparu et, sur la table, Gaston vit un couteau taché de sang.

— Vous êtes blessé, mon colonel ? s'écria-t-il, affolé.

— Je crois, oui, ma foi je n'y songeais plus.

Il ouvrit sa tunique et écarta ses vêtements. Le sang avait maculé la chemise. Mais la blessure apparut peu profonde. La lame du couteau avait glissé sur le sternum.

— Mon colonel, je vais appeler le capitaine-médecin. Il faut que mon colonel se fasse panser.

— Non, reste tranquille, ordonna Donneur, en qui revenait le sentiment de la prudence, et surtout garde ta langue. Je vais me panser moi-même.

Quand ce fut fait, il se coucha, ce qui était le parti le plus raisonnable, mais il rageait secrètement :

— Ces maudites femelles... Que le diable emporte celle-ci ! Tout de même, elle me le revaudra !

Il était moins furieux de sa blessure que de sa soirée gâchée et de son échec auprès d'une femme dont il avait eu la folie de s'éprendre. Seulement, comme il n'était pas homme à se compliquer les choses, il conclut :

— Bah ! Dormons, demain on verra bien !

Or, le lendemain, il fit en vain rechercher M^{me} de Marles. Il apprit avec stupeur que la jeune femme n'était pas rentrée chez elle, mais qu'on ignorait ce qu'elle était devenue.

Il fit faire une discrète enquête. Jacqueline demeurait introuvable. Un détail, pourtant, frappa le colonel : M^{me} de Marles s'était rendue à l'écurie où se trouvait sa jument Mirza qu'elle avait emmenée. Depuis, la bête n'avait pas été ramenée.

— Nul doute, se dit Donneur, elle a dû s'enfuir sur son cheval, dans la crainte d'être arrêtée. Qu'elle aille donc au diable ! Je ne vais pourtant pas me mettre la tête à l'envers pour cette femme. Il en existe d'autres !

Il n'osa souffler mot de l'aventure, autant par crainte du scandale que parce qu'il lui déplaisait de voir ses officiers faire des gorges chaudes d'une histoire où il n'avait pas le beau rôle. Mais toutes ses précautions n'empêchèrent pas des indiscretions de se produire. À la garnison on avait eu vent de l'intrigue menée par Donneur avec la jeune M^{me} de Marles. Les officiers apprirent que celle-ci, invitée à dîner par leur chef, s'était rendue chez lui, puis avait mystérieusement disparu. Sans doute aussi, les domestiques jasèrent-ils. Quoi qu'il en soit, des bruits circulèrent, ou n'entraînaient qu'une faible part de vérité. La conduite du colonel était secrètement flétrie et ce dernier, qui sentait peser sur lui la réprobation muette de ses subordonnés, ne décolerait pas.

**

Pierre et Line étaient arrivés à Gafsa après un voyage de deux jours, durant lequel ils n'avaient échangé que de rares et obligatoires paroles. Le visage de l'officier était fermé et dur. Line, humble et soumise, n'osait ni l'interroger sur ses intentions, ni même implorer son pardon. Mais elle se demandait avec angoisse quel orage grondait sous ce front impassible.

Elle trembla en voyant se dessiner au loin l'oasis de Gafsa, avec, tout en haut, les longs murs rectangulaires et plats de la caserne. Pour la première fois depuis sa fuite, la vision de la scène tragique se reforma avec netteté devant ses yeux. Elle se revit frappant Donneur et celui-ci s'écroulant sans un cri. Était-il mort ou seulement blessé ? La recherchait-on toujours ? Certes, elle n'espérait pas échapper au châtement et son propre sort lui était indifférent, mais ce qui la déchirait, c'était la pensée que Pierre devrait subir les conséquences de son crime ; son avenir d'officier demeurerait irrémédiablement compromis ; le scandale pèserait sur toute son existence. Dans son désir de le sauver, aurait-elle, sans le vouloir, brisé sa vie en déchirant son cœur ?

Ils entrèrent dans la ville vers la fin de l'après-midi et Pierre prit immédiatement le chemin de leur villa. Line, honteuse, dissimulait son visage dans les plis de son burnous pour ne pas être reconnue.

Ils trouvèrent leur appartement fermé. La moukère qui leur servait de bonne n'était plus là. Ils se virent contraints d'aller demander les clés à la logeuse.

— Juste ciel ! Madame de Marles ! s'écria celle-ci, une Française. On vous cherche partout depuis cinq jours ! Et Monsieur aussi ! Ah ! bien, en voilà une surprise !

— Les clés, s'il vous plaît ! interrompit Pierre d'un ton qui signifiait clairement son désir de voir l'explication en demeurer là.

Seul avec Line, il lui fit connaître sa volonté :

— Tu vas demeurer là jusqu'à ce que je revienne. Si... je ne revenais pas, prépare tout pour retourner en France immédiatement près de tes parents.

— Pierre, que vas-tu faire ? J'ai peur...

— Peur, et de quoi ? dit-il d'un ton de mépris amer, tu n'as rien à craindre pour toi, va !

— Mais toi ?

— Moi, qu'importe ? Mon avenir, mon honneur d'officier, ma réputation, est-ce que tout cela compte à présent ? Si cette brute est encore vivante, je vais lui dire...

Il n'acheva pas. Laissant là Line tremblante de crainte il courut d'un trait jusqu'à la caserne. En chemin, il croisa deux de ses anciens camarades : le capitaine Domange et le lieutenant Andrieux, qui poussèrent en le voyant un cri de stupeur :

— Comment ? Tu es donc de retour ? Et la colonne ?

— Le colonel Donneur est-il chez lui ? interrogea de Marles d'une voix fébrile, sans répondre à la question.

— Le colonel ? Oui, il se trouve dans son bureau... Tu désires le voir ? Mais comme tu parais bouleversé !

— Est-il guéri de... sa blessure ?

— Sa blessure ? firent les autres, éberlués.

Et ils se regardèrent d'un air de se demander si le dangereux soleil saharien n'avait pas fait perdre la raison à leur malheureux camarade.

Mais de Marles, déjà, les avait quittés, résolu à aller lui-même éclaircir la chose.

— Qu'est-ce qui lui est donc arrivé ? murmura Andrieux en hochant la tête. Je me demande ce qu'il fait là... Pourvu qu'il n'ait point déserté !

— Sait-il que sa femme a disparu ? Aurait-il appris ce qui s'est passé avec le colonel ? Je crains bien, Andrieux, que tout cela ne fasse du vilain et, ma foi, ce n'est pas à ce goujat de Donneur que je donnerais raison en pareil cas !

Pendant qu'ils philosophaient ainsi, le lieutenant de Marles avait pénétré dans les bureaux de l'État-Major, où son apparition suscitait un vif émoi, puisqu'on le croyait actuellement en plein désert. Sans répondre aux questions qui lui étaient posées, l'officier déclara :

— Il faut que je voie le colonel tout de suite !

Un planton frappa à la porte du chef et annonça :

— Le lieutenant de Marles sollicite l'honneur d'être reçu...

D'abord stupéfié, Donneur se ressaisit vite et son visage prit une cruelle expression :

Très pâle, le lieutenant de Marles se dressa devant lui avec un air de justicier :

— Vous ne m'attendiez pas, colonel ?

— Eh ! bien, dit l'officier supérieur du ton le plus sévère, que faites-vous ici, lieutenant de Marles ? Auriez-vous abandonné votre poste ?

— Si je suis revenu, riposta de Marles, c'est pour vous demander des comptes. C'est pour protéger contre vos ignobles entreprises ma femme, qui s'est vue contrainte de venir chercher asile près de moi en plein désert... La pauvre petite, l'avez-vous assez torturée ? Vos procédés sounois, vos infâmes marchandages, votre fourberie, je n'ignore rien, vous entendez, et jusqu'à ce dernier acte de désespoir auquel vous l'avez poussée...

— Lieutenant ! voulut interrompre Donneur, qui avait blêmi et dont les yeux brillaient de fureur.

— Oui, vous vous croyez tout permis, parce que vous êtes colonel, vous vous croyez tous les droits sur nos femmes, votre vie est tissée d'actions mal propres et lâchés. Eh bien ! je n'accepte pas, moi, et je suis venu pour vous jeter à la face mon mépris et ma haine. Vous êtes indigne du titre que vous portez, vous déshonorez l'aimée française...

— Allez-vous vous taire ! gronda Donneur en se rapprochant de lui, vous voulez donc vous perdre complètement, malheureux ? Votre affaire est claire : désertion devant l'ennemi. Sur un mot de moi, vous passerez en conseil de guerre...

— Cela m'est égal, j'aurai cette compensation d'avoir pu vous dire ce que je pensais de vous.

Donneur haussa les épaules :

— Madame de Marles vous a conté des histoires ! Parce que je lui ai fait un peu la cour... C'est elle qui s'est jetée à mon cou... Elle s'est donnée avec une facilité !

— menteur ! infâme menteur ! Ose dire que ce n'est pas toi qui l'y as contrainte, que tu ne l'as pas affolée par tes menaces. Un lâche, voilà ce qu'est le colonel Donneur !

Il criait de toutes ses forces et Donneur songea que l'on devait écouter, de l'autre côté de la cloison. Alors, il dit très haut, d'un ton froid :

— Lieutenant de Marles, il n'y a que des mensonges dans les accusations que vous avez l'audace de porter sur moi. Ce qui est vrai, en revanche, c'est que vous vous êtes rendu coupable du crime de désertion devant l'ennemi. Je me vois contraint de vous faire arrêter.

Il allait sonner, mais, plus prompt que lui, Pierre avait tiré son revolver.

— Auparavant, gronda-t-il, toi, tu vas payer !

Deux détonations jaillirent. Donneur, frappé en pleine poitrine, s'écroula face contre terre.

La porte s'ouvrit avec fracas. Des soldats, un officier entrèrent qui regardèrent alternativement l'homme étendu à terre et le meurtrier, très pâle, qui tenait encore à la main le revolver.

De Marles fit quelques pas en avant :

— Arrêtez-moi, dit-il, je viens de faire justice.

Des soldats l'emmenèrent, tandis que d'autres relevaient le corps du colonel Donneur, qui n'était déjà plus qu'un cadavre.

X

ACQUITTE !

Maintenant Pierre était aux arrêts à la forteresse et attendait avec impassibilité son jugement. Il avait à répondre d'un double crime : sa désertion et le meurtre de Donneur. Son cas paraissait donc désespéré. Mais il ne semblait point s'en affecter et rien ne pouvait le sortir de sa sombre indifférence. Que lui importait son sort, maintenant que sa vie était gâchée, finie ?... La mort serait une délivrance.

Jacqueline, dont le désespoir était émouvant, avait obtenu la permission de venir le voir dans sa cellule. Mais il n'avait pas paru la voir et n'avait pas ouvert la bouche, ni pour la blâmer, ni pour l'accueillir. Elle s'en alla, plus déchirée encore :

— Comme je préférerais qu'il me haïsse, qu'il me maudisse ! Suis-je donc à jamais morte pour lui ? Mais moi, je veux le sauver, comment m'y prendre ? Le tribunal militaire devait se réunir dans un mois pour juger le coupable. Jacqueline avait choisi un excellent avocat, en la personne d'un des meilleurs amis de son mari, le capitaine Domange. Elle lui avait révélé toute la vérité, n'omettant aucun détail.

— L'accuser de désertion, lui qui s'est si brillamment conduit, qui venait de remporter la victoire en assurant définitivement le succès des noirs !

La nouvelle du triomphe de Pierre de Marles était, en effet, parvenue à Gafsa peu après son arrestation. Cette victoire, la plus brillante obtenue jusqu'ici, entraînait, pour les rebelles, la faillite complète de l'insurrection. C'était donc un succès sans précédent.

— Je m'efforcerai de faire ressortir cela. Malheureusement, ce fait existe, et les juges, s'ils ont l'esprit borné, ne voudront voir que cela : l'abandon du

poste... Quant au meurtre du colonel Donneur...

— Mais ce n'était pas un crime ! s'écria Jacqueline, c'était une exécution ! N'est-ce point une action louable d'avoir délivré l'armée française du misérable qui la déshonorait ?

— Je partage votre opinion, mais peut-être tous les juges ne l'admettront-ils point. Pourtant, j'ai déjà recueilli des témoignages très favorables à votre mari et, au contraire, accablants pour sa victime. Ayez donc confiance, chère madame.

— Oui, j'espère, répondit Jacqueline. Dieu ne laisserait pas un innocent payer pour la seule coupable.

Pourtant, jusqu'à la fatale échéance, elle vécut dans une terrible angoisse...

**

Le général Merlingui en personne, venu de Tunis, présidait le Tribunal. Il n'y avait là que des militaires : officiers, sous-officiers, soldats. C'était un spectacle impressionnant.

L'inculpé, debout, car on procédait à son interrogatoire, répondit d'une voix ferme, et chacun admirait secrètement la dignité de sa tenue. Un criminel, un déserteur, cet homme-là ? Il avait plutôt l'air d'un héros.

— Lieutenant de Marles, dit le président, vous avez à répondre d'un double crime : abandon d'une colonne que vous étiez chargé de conduire et de commander ; meurtre du colonel Donneur, votre chef. Nous allons procéder séparément à votre interrogatoire pour ces deux chefs d'accusation.

Il y eut quelques secondes d'un silence assez émouvant. Puis, grave, la voix du général reprit :

— Vous étiez un officier excellent, très bien noté, ayant déjà à votre actif de très beaux états de service. Vous veniez de remporter près de El-Aghouïa une éclatante victoire qui nous rendait définitivement maîtres de la

rébellion. Pourquoi, après ce fait d'armes, avez-vous subitement abandonné la colonne, sans aucun ordre, sans motif légitime ?

Un nouveau silence impressionnant s'établit.

— Eh bien ! de Marles, répondez !

— Mon général, je préfère ne pas le faire. Des raisons personnelles, que je ne veux pas dire, m'ont déterminé à rentrer immédiatement à Gafsa. Je ne l'eusse pas fait si je n'avais su mes hommes, par le fait de la récente victoire, préservés de tout danger, de toute attaque nouvelle. Je confiai le commandement à l'adjudant Jacquemet, dont je connaissais la valeur. En ma conscience de soldat, j'estime donc ne pas m'être rendu coupable du crime de désertion, et cette attestation me suffit !

Un murmure, réprimé par un avertissement sévère du président, courut dans l'auditoire, murmure de stupeur, où se mêlait peut-être aussi de l'admiration en présence de cette tranquille et fière indifférence.

— Ainsi, vous refusez de donner vos justifications sur ce premier chef de l'accusation ? reprit le président. C'est bien, vos juges apprécieront. Nous apprendrez-vous, au moins, pour quel motif vous avez tué le colonel Donneur ?

— À ce sujet aussi, je préfère me taire, mon général, et je ne crains pas de dire que je ne regrette rien. J'ai accompli une œuvre de justice. Ces paroles produisirent à nouveau une vive sensation.

— C'est bien, dit le général, puisque l'accusé refuse de nous répondre, nous allons procéder à l'interrogatoire des témoins. Faites entrer le soldat Garbit.

C'était l'ordonnance du colonel Donneur. On n'eut pas de peine à tirer de lui tout ce qu'il savait, c'est-à-dire des détails au sujet des bonnes fortunes de son maître et, surtout, des relations qui avaient existé entre celui-ci et M^{me} de Marles.

— Répondez à cette question : M^{me} de Marles était-elle la maîtresse du colonel ?

— Je crois que oui.

— Pensez-vous qu'elle ne le soit devenue qu'à contre-cœur, et pour ainsi dire forcée ?

— J'en ai eu l'impression. Elle avait un tel visage, ce soir où elle est venue dîner avec lui !

— Que s'est-il passé ce soir-là ? N'omettez aucun détail.

L'homme fit le récit du drame ou, du moins, de ce qu'il avait pu en reconstituer : la blessure du colonel, la fuite de M^{me} de Marles, sa disparition. Les faits ainsi commençaient à sortir de l'ombre.

L'on vit venir ensuite les témoins qui déposèrent en faveur de la victime. Ils furent peu nombreux. Le colonel Donneur, décidément, ne jouissait pas d'une bonne presse. Dans tous les ménages de ses officiers ou sous-officiers, voire de ses soldats, il avait créé la désunion. Aussi, furent-ils nombreux, ceux qui vinrent témoigner contre lui, en le dépeignant comme un jouisseur avide, un être sans scrupules et sans moralité, capable de toutes les infamies, de toutes les lâchetés.

— Faites entrer M^{me} de Marles ! ordonna alors le président.

Il y eut un moment d'émotion intense. Celle-ci était la déposition attendue, celle qui déciderait sans doute du sort de l'accusé. Les yeux se tournèrent vers la porte où allait paraître la principale héroïne du drame.

Line entra. Elle était vêtue très simplement d'un tailleur sombre, mais même sous sa pâleur, avec les traits déformés par l'émotion et l'angoisse, elle demeurait gracieuse et charmante. Son regard vacilla, lorsqu'elle le dirigea vers son mari, sur cet appareil imposant et redoutable. De Marles tenait la tête baissée, farouchement.

Line affermit sa voix pour répondre aux questions du président. Lorsqu'on, en vint à parler du colonel Donneur et des relations qui avaient existé entre eux, elle eut un moment de défaillance. Ce fut bref. Sa voix monta à nouveau, torturée, émouvante, pour narrer son douloureux martyre.

— Jacqueline ! tenta de l'interrompre l'accusé, qui s'était dressé.

— Silence ! ordonna le président.

Et sans regarder Pierre, elle poursuivit. Elle fit le récit de la scène tragique au cours de laquelle elle avait blessé Donneur, de sa fuite, de ses souffrances, dans le désert où elle avait enfin rejoint la colonne.

— Comment le lieutenant de Marles a-t-il décidé d'abandonner son poste ?

— Il venait d'obtenir la victoire, et je lui faisais mon affreuse confession. Alors, il s'est dressé et son visage était terrible : « Viens, nous partons, nous retournons à Gafsa. » Comprenez-vous, messieurs ? Il ne savait plus ce qu'il faisait, il était fou de douleur et de haine, il voulait retrouver immédiatement l'homme qui avait détruit son bonheur, déshonoré sa femme. Et lorsqu'il s'est vu devant lui, il n'a pu résister à sa légitime colère. Il l'a frappé, il a puni le lâche qui avait ruiné sa vie. Ah ! messieurs, qui pourrait le condamner ? N'a-t-il pas déjà assez souffert, lui le meilleur, le plus loyal, le plus brave des hommes ? S'il vous faut un coupable, prenez-moi, punissez-moi, moi seule suis coupable, je suis une misérable, lui un héros !

Les larmes inondaient son mince visage, tandis qu'elle tendait ses mains suppliantes. Sur le visage impassible des juges, un émoi tremblait. Line se retira.

D'autres vinrent encore, les sous-officiers qui avaient assisté au combat d'El-Aghouïa, des camarades de l'accusé, son commandant. Tous attestèrent la conduite brillante du lieutenant de Marles, sa bravoure, ses qualités de chef, tout ce qui avait assuré la victoire. Tous répétèrent le mot de Jacqueline :

« Un héros ! »

Alors, vinrent les plaidoiries. Le commandant qui soutenait l'accusation, requit une peine sévère, car il n'y a pas d'excuse, dit-il, pour l'homme qui a abandonné son poste à deux pas des ennemis. « Nous n'avons pas à apprécier les motifs. » Que deviendrait l'exemple, si un officier avait le droit de se faire justice, s'il pouvait aussi aisément enfreindre les justes lois de la discipline ?

Mais l'éloquent plaidoyer du capitaine Domange remua tous les cœurs. Il fit un tableau élogieux du lieutenant de Marles, officier de haute valeur, chef estimé, adoré de ses hommes, être d'honneur, de loyauté et de bravoure, à qui l'on devait les plus importants succès de nos armes.

— Et c'est pour un moment d'égarement bien compréhensible, si l'on se met à la place de cet homme trahi, bafoué, torturé en la personne de sa jeune femme, de ta façon la plus odieuse ; c'est pour une minute d'aberration que vous voudriez le punir ? Non, messieurs, vous ne le ferez

pas, j'ai confiance en voire équité. Vous acquitterez ce héros. Et vous l'acquitterez du second chef d'accusation.

Quelques instants après cette plaidoirie, au milieu d'un silence religieux, le président énonçait le résultat des délibérations : à la majorité des voix, sur les deux questions posées par le tribunal, une réponse négative était donnée.

C'était l'acquittement.

Lorsqu'elle apprit la nouvelle, Line, enfin vaincue par tant d'émotions, s'affaissa doucement, en murmurant :

— Merci, mon Dieu. Maintenant, vous pouvez prendre ma vie...

ÉPILOGUE

Le bateau, lentement, se dégageait du chenal. Adossée au mât d'arrière, Line, les yeux trempés de larmes, entrevoyait encore la foule des gens sur le quai, les lumières innombrables de Tunis, ses maisons hautes, ses larges avenues.

Un désespoir atroce l'envahit. Elle allait quitter l'Afrique, cette terre où elle avait mis pied, un an plus tôt, jeune mariée heureuse et pleine de confiance.

Maintenant, son rêve était brisé, sa vie était finie ; elle partait, le cœur amer, sans espoir de rebâtir jamais le bonheur détruit par sa faute. Pierre de Marles avait donné sa démission d'officier. Il était assez riche pour vivre sans emploi, mais il avait décidé de rentrer en France.

— Tu me gardes donc ? avait demandé la jeune femme éperdue.

— Peut-être... Je ne sais pas... Ma pauvre Jacqueline, ce n'est pas ta faute.

Mais à présent, Line sentait que jamais, jamais, le bonheur ne pourrait revenir comme « avant ». Les larmes l'aveuglèrent.

Soudain, une main se posa sur son épaule. Elle se retourna, elle vit Pierre qui la regardait avec une infinie pitié, Alors, elle se jeta contre son épaule et ses sanglots redoublèrent :

— Ne pleure pas, murmura-t-il, ne pleure pas, nous nous efforcerons d'oublier, nous tâcherons d'être heureux encore...

.

Ils allèrent s'isoler dans un coin de montagne, perdu dans les Alpes. Ils voulaient être seuls pour cette œuvre d'oubli et de régénération. Parfois,

cependant, le souvenir de la trahison de Line revenait torturer Pierre, au moment même où il étreignait sa femme. Alors, il la repoussait brutalement et s'en allait errer seul dans la montagne... Line pleurait. Sa tendresse, ses efforts resteraient-ils donc vains ? Pierre n'oublierait-il jamais ?

Mais tout s'efface peu à peu, le souvenir devint moins aigu.

Puis, Line mit un jour au monde une adorable petite fille. Le bonheur de Pierre fut complet, sans amertume. En présence de l'avenir radieux, le passé maudit fut à jamais aboli...

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Bzhqc
- Khardan
- Acélan

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)